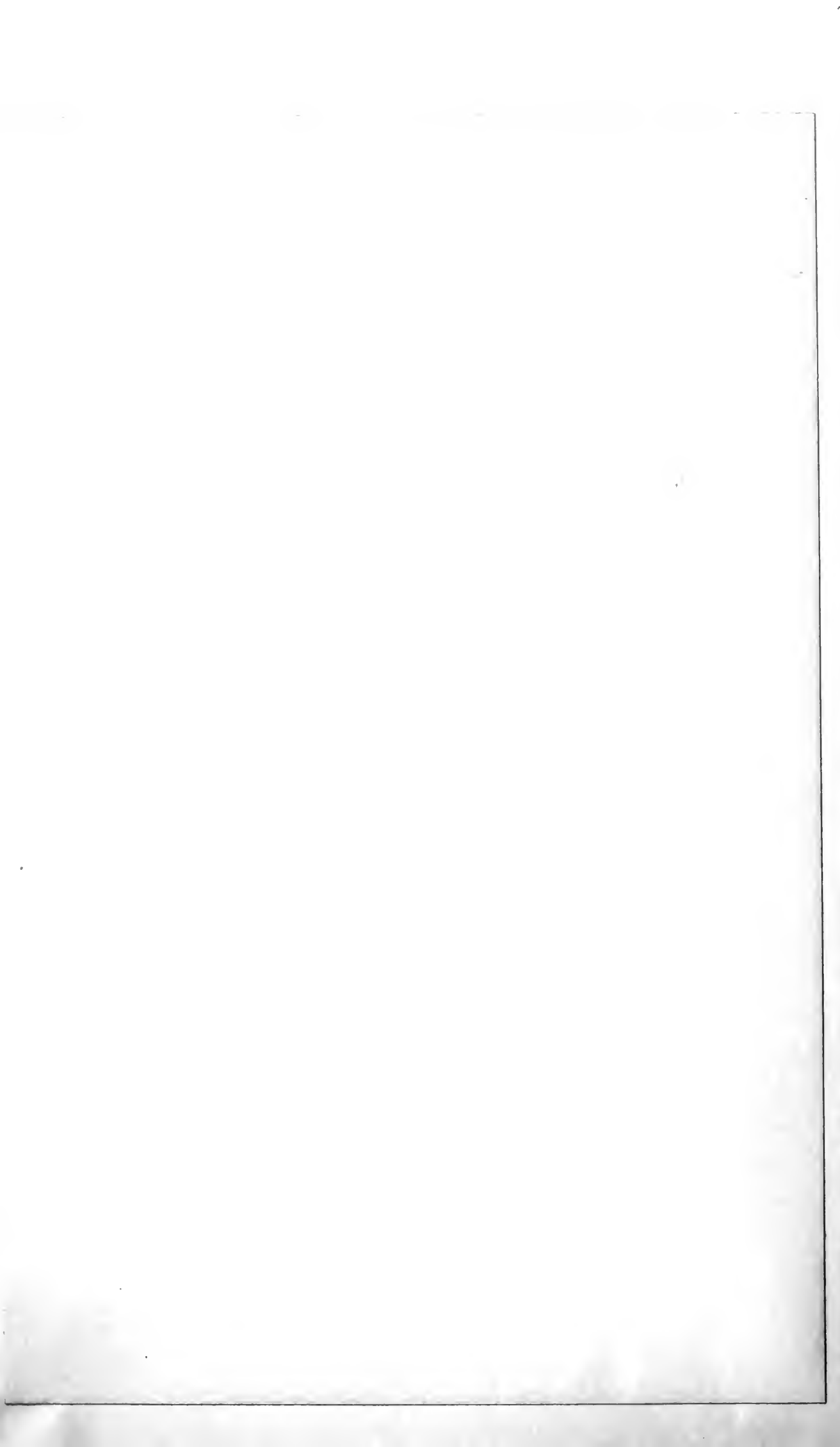
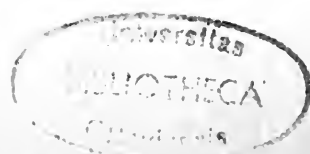


U d/of OTTAWA



39003002461902





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



Nature

DU MÊME AUTEUR

PROSE

Fantasmagories, histoires rapides.

Le Satyre, roman.

Possédée d'Amour, roman.

Moune, roman.

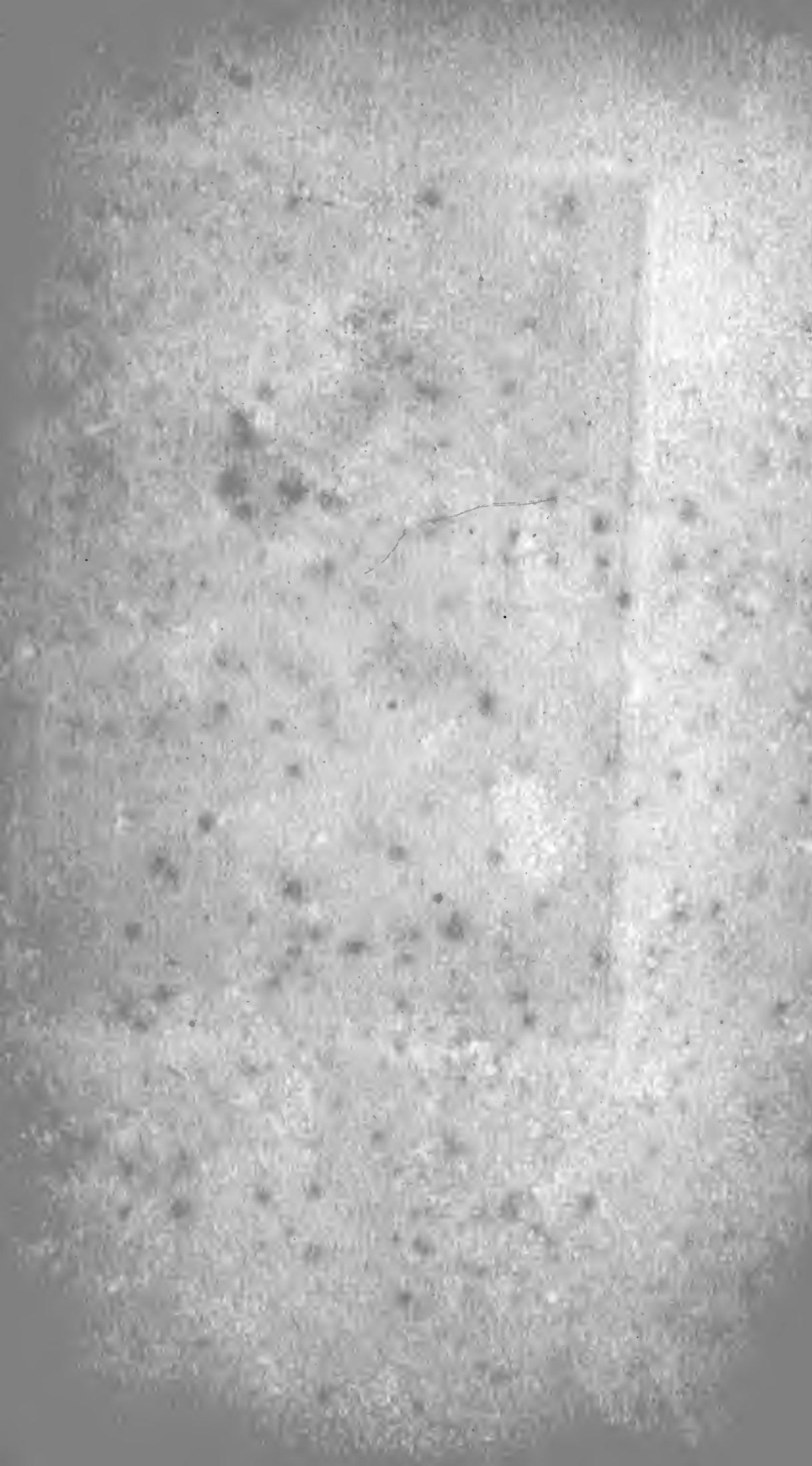
POÉSIE

Poèmes Fantasques.

La Vie et la Mort.

La Chanson des Etoiles.

La Marguerite de 300 mètres.





Imp Chardon-Vittmann.

JEAN RAMEAU

Nature

AVEC UNE EAU-FORTE

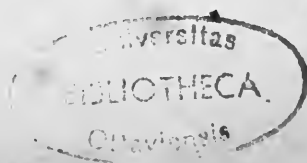
DE A. LALAUZE



PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR

—
1891



CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ A 500 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS

N^o 287

PQ
2385
. R3N3
1891

Jean Rameau

I

ATAVISME



ATAVISME

O glèbe maternelle, ô champs roux, ô prés verts,
Bons sillons nourriciers, doux arbres tutélaires,
Bœufs blonds buvant, le soir, au bord des mares claires,
Landes où les pins bruns montrent leurs flancs ouverts,

Vous vites mes aïeux virils, fiers et robustes,
Passer auprès de vous, sous leurs grands bérets bleus,
Avec des fronts hâlés comme nos monts sableux
Et des bras durs et forts comme des troncs d'arbustes ;

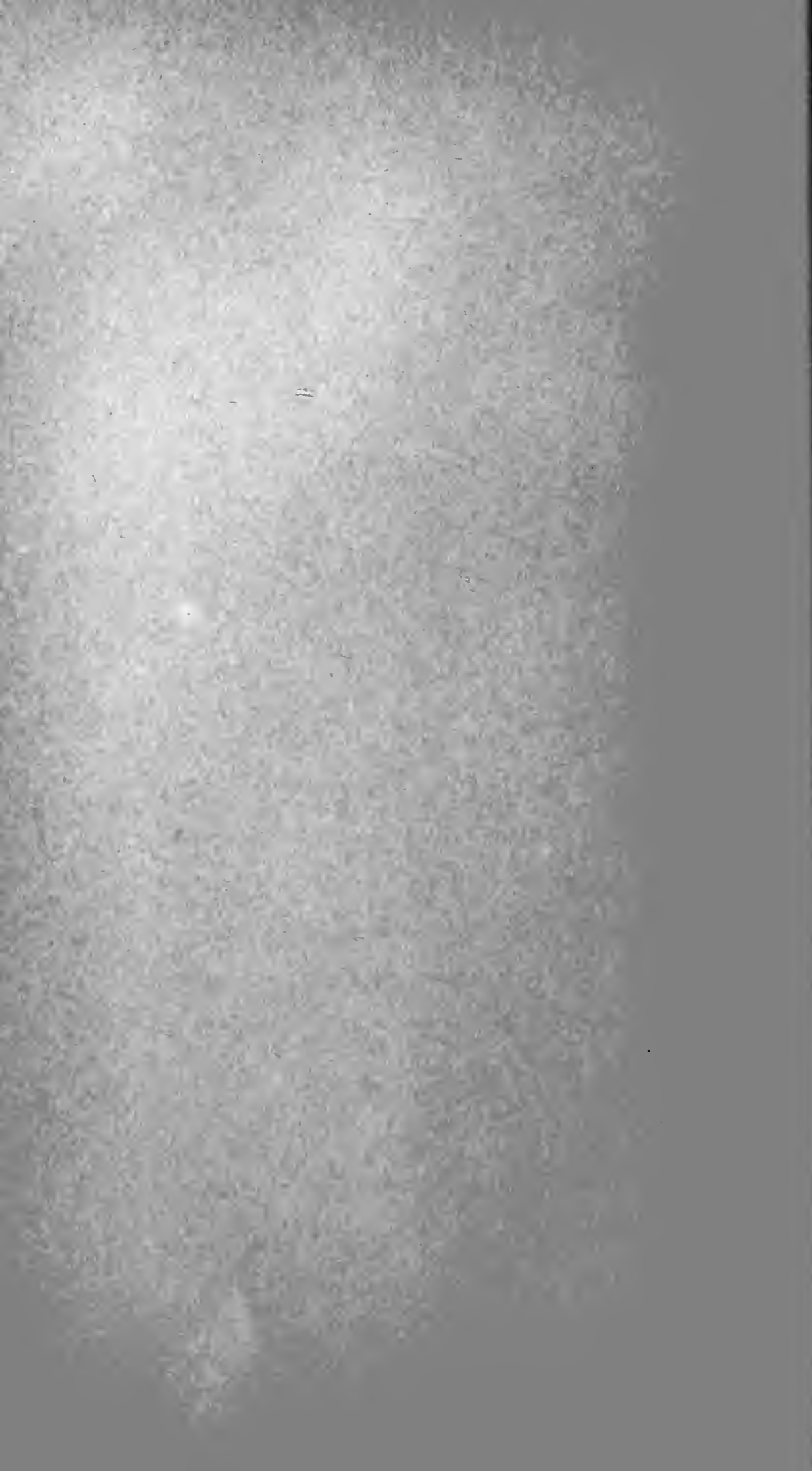
Et vous me voyez, moi, l'homme aux pieds trébuchants,
A la poitrine étroite, à la main inhabile,
Moi le dégénéré lamentable et débile
Et dont le cerveau seul travaille dans les champs!

Mais si le soc superbe et la pique tranchante
Dans mes poings affaiblis, hélas! ne vibrent pas,
Aïeux, je tiens la plume et marche sur vos pas :
Mon père labourait la terre, et je la chante!

II

LES CHAMPS

A Louis Labat.



LES CHAMPS

Sur les coteaux rieurs, sur les plaines immenses,
Couronnés de fruits mûrs ou grouillant de semences,
Baisés par le soleil ou fouettés par les vents,
Ils s'étendent, les champs féconds et magnifiques,
Les bons champs paternels dont les flancs pacifiques
Nourrissent les troupeaux affamés des vivants.

Le printemps voit fumer leurs entrailles ouvertes,
L'été les pare tous de larges robes vertes,

Et l'automne leur tisse une chasuble d'or,
L'hiver les couvre enfin d'une hermine sévère
Et tout flocon de neige, en tombant, semble y faire
Un petit berceau blanc au grain de blé qui dort.

Ils nous aiment ; ils ont des fleurs pour nous sourire,
Ils parfument le soc brutal qui les déchire,
Ils sont doux à tous ceux que le malheur aigrit
Et donnent, que le ciel les noie ou les dessèche,
Toujours du pain bien blanc à l'homme qui les bêche,
Et de l'herbe bien tendre au bœuf qui les meurtrit.

Ils entonnent parfois d'ineffables cantiques,
Ils ont des unissons de grillons extatiques
Pour saluer la lune aux rayons bienfaisants ;
Ils offrent des lits d'herbe aux vagabonds moroses
Et, pour faire plaisir aux cieux pleins d'astres roses,
Ils s'étoilent comme eux avec des vers luisants.

C'est d'eux, les champs bénis, que sortirent les êtres ;
C'est d'eux, les champs sacrés, qu'ont jailli nos ancêtres ;

Dieu fait de leur sol gras la chair du genre humain ;
Et, quand le soir répand sa pourpre sur leurs herbes,
Le soleil leur infuse en cascades superbes
Le sang qui doit bouillir dans les cœurs de demain.

La brise qui les frôle y plonge des haleines ;
La nuit, leurs liserons ont les corolles pleines
De gouttelettes d'eau qui deviendront des pleurs ;
Chaque étoile qui passe y met peut-être une âme,
Et d'invisibles doigts, sur des creusets de flamme,
Y font des yeux d'enfants avec des yeux de fleurs.

O champs, saturez-vous de printemps et d'aurores,
Couvrez-vous de fruits lourds et de moissons sonores,
Préparez l'avenir, réconfortez nos cœurs !
Donnez du blé bien sain à nos fils bien robustes
Pour qu'aux heures de paix ils soient aimants et justes,
Pour qu'au jour du combat ils soient forts et vainqueurs !

Et toi, qu'ombrage seul le sycomore austère,
Champ des morts par lequel tout finit sur la terre,

Fais-toi doux, oh ! bien doux, quand tu nous recevras !
Que ton sol plein d'amis nous prenne avec tendresse
Et que nos corps glacés y tressaillent d'ivresse
Comme si nos aïeux nous serraient dans leurs bras !

III

LE ROI DE LA CRÉATION

LE ROI DE LA CRÉATION

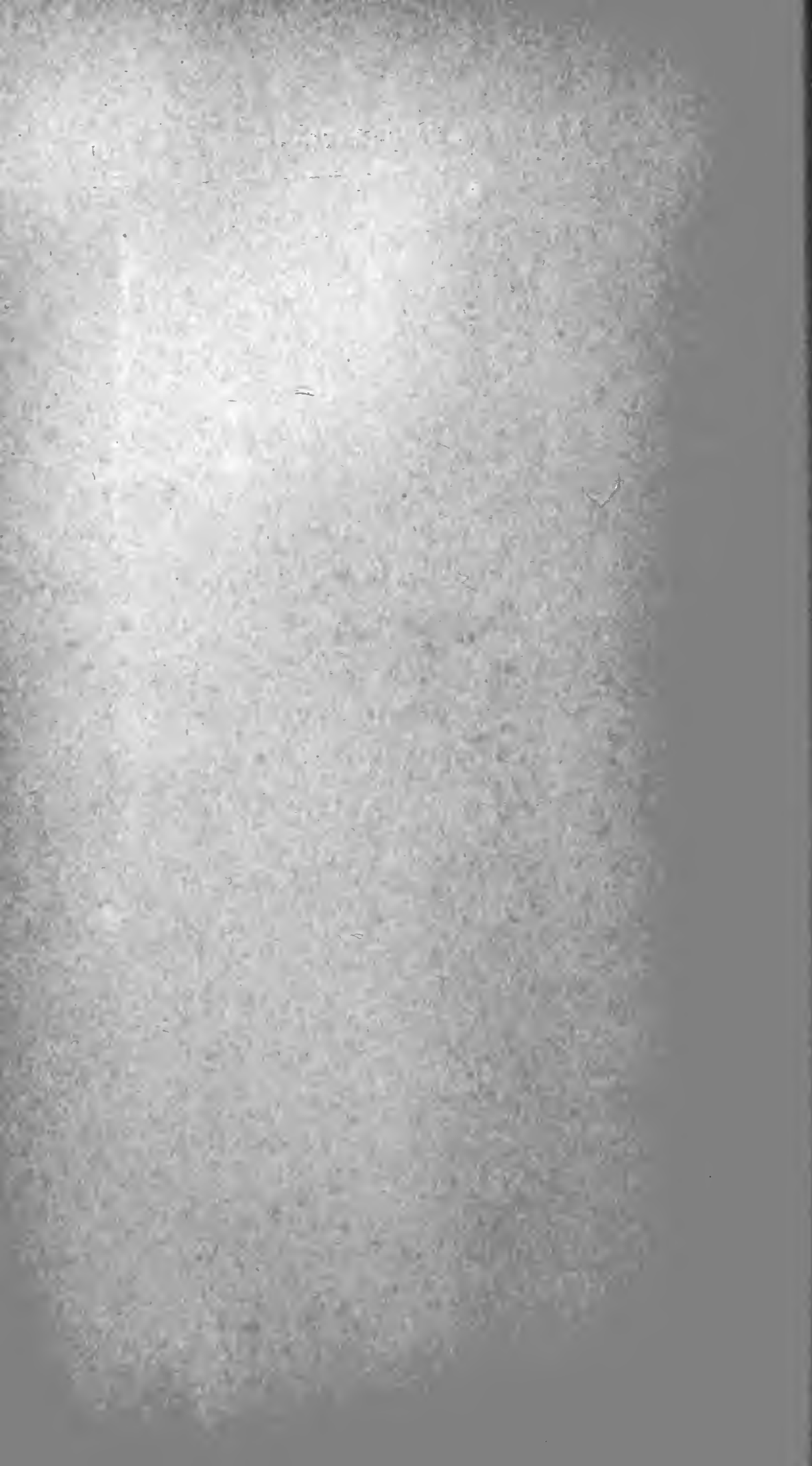
Le roi de la création,
Ce n'est pas l'homme misérable
Ni l'éléphant, ni le lion ;
C'est l'arbre auguste et vénérable !
L'arbre que mai s'en vient fleurir
Et qui prospère sans courir
Chaque jour après sa pâture ;
L'arbre à qui la terre et les cieux,
Comme des serfs silencieux,
Apportent des mets copieux
Assaisonnés par la nature.

Sa couronne de roi hautain
Est toute en feuilles d'émeraude ;
Sa Majesté, chaque matin,
A des cours d'oiseaux en maraude,
Poètes ou compositeurs
Qui lui font des quatrains flatteurs,
Comme Despréaux ou Racine :
Et l'arbre écoute le sonnet
Du bouvreuil ou du sansonnet,
Puis applaudit un tantinet
En courbant sa royale échine.

L'arbre est divin, son front est grand,
Nul penser ne le déshonore,
Sa tête plane en s'enivrant
De tiède azur, de vent sonore ;
Ses cent bras levés et tordus
Prouvent des transports éperdus
Et de surhumaines extases ;
Et l'aurore aux tendres couleurs
Lui fait répandre sans douleurs

D'inconscients et larges pleurs
Lumineux comme des topazes.

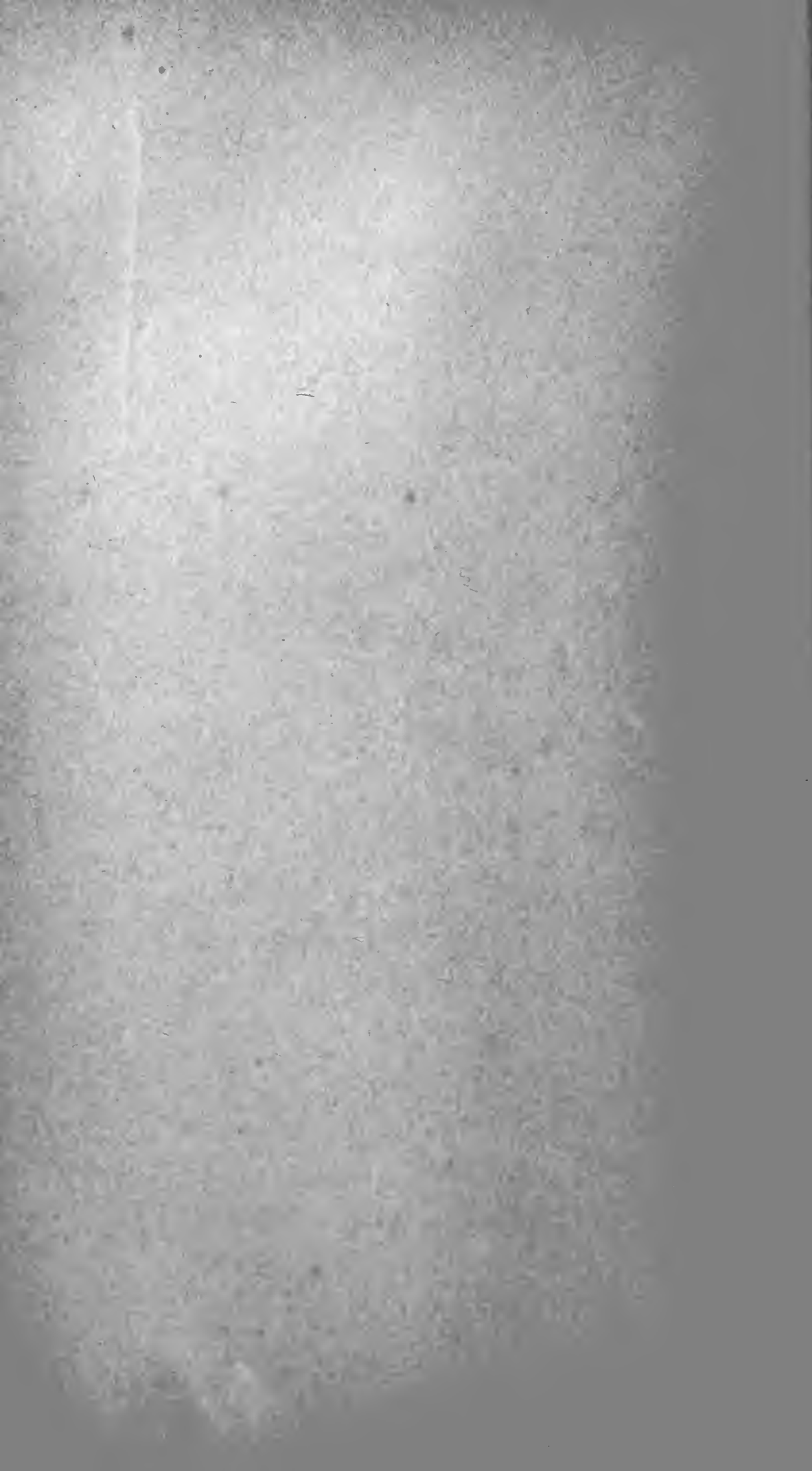
Oui, le lierre aux baisers pervers
Ronge sa tige courbatue ;
L'ouragan tord ses rameaux verts,
Le pic le fend, l'homme le tue !
Qu'importe ? L'arbre desséché
Chauffe celui qui l'a tranché
Et, de sa mort, le vivifie !
Peut-être sait-il qu'ici-bas
La grandeur suprême n'est pas
De pouvoir donner le trépas,
Mais de bénir qui crucifie.



IV

LA FORÊT

A Madame Augusta Holmès.



LA FORÊT

C'est ici la cité des arbres somptueux
Qui dressent dans l'azur des fûts majestueux
Et des velums sonores,
La Métropole verte aux dômes éclatants,
Où les rameaux feuillus font de grands arcs flottants
Sous lesquels, casqué d'or, passe le Roi Printemps
Duc de toutes les Flores.

C'est ici l'apaisant et merveilleux abri
Où le lutteur blessé se trouve moins meurtri,
Où le fourbe est plus probe,

Le temple où le soleil a peur de rayonner,
Où l'homme se recueille et veut se prosterner,
Comme si, dans l'air pur, ses yeux voyaient planer
L'âme vague du Globe.

Ce n'est qu'enchantements, splendeurs à l'infini :
Voici les chênes lourds, au tronc fier et bruni,
Qui font des colonnades ;
Voici les saules bas qui font des dais tremblants,
Et les bouleaux, qui font avec leurs piliers blancs,
Un portique mauresque où les merles galants
Sifflent des sérénades ;

Voici des clochetons de peupliers ; voici
La coupole d'un hêtre où le jour obscurci
Met des ombres de cloître,
Où chétifs, contrefaits, penchés sur le gazon,
De vieux arbres ont l'air de dire une oraison,
Comme pour demander au ciel la guérison
D'une bosse ou d'un goître.

Maintenant, c'est l'arène aux gradins tourmentés

Où le platane blond montre des nudités

Tragiques de colosse,

Où la ronce aux longs crocs semble prendre l'élan

Pour déchirer la chair de l'aulne succulent,

Où le lierre bondit sur le tilleul frêle, en

Mordant comme un molosse !

Plus loin, les végétaux semblent fraterniser ;

Depuis cent ans, deux troncs préparent un baiser

En penchant l'un vers l'autre ;

Avant de le donner, ils se seront flétris !...

Mais deux acacias, côte à côte fleuris,

Ont l'air de deux époux qu'unit un frêne gris,

Aux bras tendus d'apôtre !

Et là-bas, c'est le cirque aux mille jeux divers

Où chaque arbre applaudit, avec ses rameaux verts,

La sauterelle rousse,

Ou le papillon d'or, ou la mouche d'azur

Qui dansent d'un corps souple ou sautent d'un pied sûr,
Tandis qu'une fourmi fait l'acrobate, sur
Le mât d'un brin de mousse.

Et c'est partout la fête extatique des yeux,
Et la gamme des verts éclate dans les cieux
Comme un feu de Bengale ;
C'est partout l'espérance et la sérénité,
Le geai rit, le pinson jette son andante
Et les vieux pins mourants ont leur front dévasté
Plein d'ailes de cigale !

Et, le soir, dans la pourpre auguste du couchant,
Chaque arbre émerveillé fait retentir le chant
De ses oiseaux lyriques,
Puis s'endort en berçant tous ses nids populeux,
Bien doucement, afin que ses hôtes frileux
Aient, la tête sous l'aile, un tas de rêves bleus
Pleins de mourons féeriques !

Mais voici qu'un long souffle a traversé la nuit.
Le ciel est noir, l'air sent le soufre, un éclair luit
Comme un zigzag d'épée!

L'aile de l'ouragan effleure la forêt :
Chaque arbre se convulse, et frissonne, et paraît
Vouloir bondir dans l'ombre épouvantable, prêt
Pour quelque âpre épopée!

Le vent sonne au lointain dans de vagues clairons.
A l'horizon blafard, le tonnerre aux feux prompts
Braque ses batteries ;
On entend le fracas des bombes, on entend
Les troncs tumultueux se tordre en s'agitant
Et tout le bois hurler comme un noir combattant
Avide de tueries!

Les branches sont des bras ; les rameaux, des épieux ;
On croit ouïr dans l'air des chocs mystérieux
D'invisibles cuirasses!

Les arbres, cette nuit, sont peut-être vivants!

Extirpent, des ravins, leurs gros orteils mouvants,
Puis s'élancent, avec des pieds lourds d'éléphants
Et des gueules voraces !

Ils rugissent ! Ils vont sans doute se venger
De tous ceux qui jadis vinrent les outrager :
Du ciel, du vent, des nues,
Des bûcherons cruels, des charpentiers brutaux,
Et les tuer, briser leurs haches, leurs marteaux,
Puis jeter leurs maisons par-dessus les coteaux
Comme pierres menues !

Hourrah ! La terre tremble et les astres ont peur !
De longs hennissements frappent l'air de stupeur !
On dirait que les plantes
Vont disloquer les flancs de ce monde anxieux,
Puis, s'envolant avec tumulte dans les cieux,
Pulvériser la lune et flageller les dieux
De leurs branches cinglantes.

Mais un nuage part dans le ciel aux abois,
Se hérissé d'éclairs, court, plonge dans les bois
De fumantes rapières
Et déchaîne d'affreux cyclones, où les troncs
Tourbillonnent ainsi qu'un vol de moucheron,
Et croulent pêle-mêle, en heurtant leurs gros fronts
Aux farouches crinières.

Victoire ! Oh ! la clameur des arbres éventrés !
La chute dans la nuit de leurs membres sabrés
Par la foudre qui joue !
La mort des chênes bruns et des platanes blonds,
Les carcasses des nids qui jonchent les vallons,
Et les petits oiseaux mitraillés de grêlons
Qui râlent dans la boue !

Le ciel est satisfait et s'apaise ; le vent
Tombe ; l'éclair s'éteint ; chaque arbre survivant
Soupire vers les nues ;
Parfois l'un se secoue et l'autre geint, les os

Courbaturés, tandis qu'au loin, quelques roseaux
Murmurent, en contant la bataille affreuse aux
Etoiles revenues.

Puis l'aube naît ; les monts ruissellent de clarté ;
La forêt immobile a la solennité
D'une nef grandiose ;
Un rossignol entonne un *Te Deum* brûlant,
Et tout à coup, là-bas, splendide, énorme, lent,
Comme un ostensor d'or aux mains d'un pape blanc,
Monte le soleil rose.

V

LES MAINS DE LA NATURE



LES MAINS DE LA NATURE

La nature a des mains puissantes, pour pétrir
Les globes de vermeil dans le ciel d'émeraude,
Et des doigts fuselés et menus, pour fleurir
Les ailerons d'argent du papillon qui rôde.

Elle peint l'arc en ciel magique aux sept anneaux,
Enlumine l'aurore aux voûtes éternelles,
Puis va colorier la queue aux paonneaux
Et brosse avec amour le dos des coccinelles.

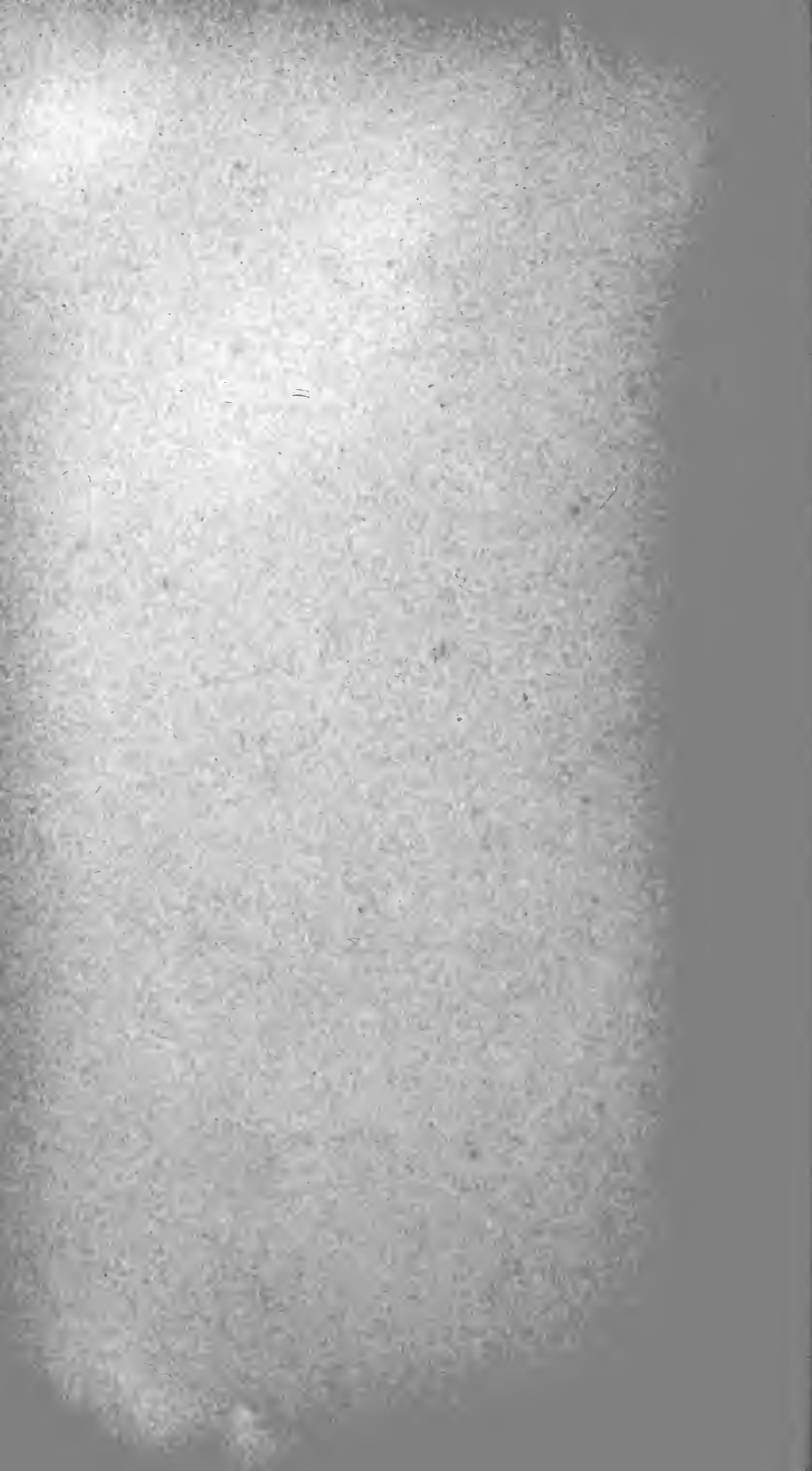
Elle sculpte les monts, trace les océans,
Improvisé un cratère, ébauche un promontoire
Et laisse un monde en train pour s'en aller céans
Construire un œil de mouche en son laboratoire.

Et l'homme, émerveillé par la création,
Contemple les splendeurs du vide infranchissable,
Et l'infusoire admire avec émotion
Les cathédrales d'or qu'enferme un grain de sable.

VI

LES MONTS

A Victor Tissot.



LES MONTS

La terre s'exalte et fait le gros dos ;

On voit s'ériger des Quasimodos

Etranges de pierres :

Ce sont les grands monts, les monts anguleux

Dressant aux cieux bleus

De longs pics tranchants comme des rapières.

Ce sont les grands monts pesants et bossus,

Qui pleurent parfois, sur leurs corps pansus,

De larges cascades

Ou laissent fumer des gouffres béants,
Comme des géants
Aux flancs labourés pas des estocades,

Il en est de bleus, il en est de verts :
Les uns ont là-haut des lacs entr'ouverts
Comme des yeux fauves,
Les autres tout nus, montrant leur granit,
Lèvent au zénith
Des pitons plaisants de vieux moines chauves.

Il en est de noirs comme des corbeaux,
Il en est de blancs comme des tombeaux
D'anciens dieux barbares,
Certains, couronnés de glaciers lilas
Semblent des prélats
Haussant dans l'azur d'énormes tiaras.

Ils ont des profils et des ports divers,
Ceux-ci, grands d'Espagne, ont des fronts couverts
De nuages graves

Et ceux-là, craintifs, sont tout prosternés ;
D'autres, avinés,
Semblent sur le point de choir dans des gaves.

Et d'autres, ouvrant leurs grottes sans bruit,
Ont l'air de vouloir happer comme un fruit
Le soleil qui passe,
Ou bien de bâiller lamentablement
Vers le firmament,
Prêts à siffler Dieu qui peignit l'espace.

Quelques-uns, fort gras, de champs tapissés,
Ont l'aspect de gueux tout rapiécés
De loques voyantes
Et qui font la sieste, ayant sur leurs peaux
Quatre ou cinq troupeaux
Qui rongent en paix leurs chairs verdoyantes.

Mais, quand ils sont trop dévorés d'humains,
Les monts courroucés agitent leurs mains,
Leurs vagues mains blanches,

Ramassent la neige éparse à leur front,
Puis, d'un geste prompt,
Ecrasent les bourgs sous des avalanches !

Et, n'aimant plus rien dans ce monde vain,
Quelquefois l'un d'eux, dont un feu divin
Irrita les moelles,
Tremble, tonne, s'ouvre en se disloquant,
Devient un volcan
Et s'en va rugir sa flamme aux étoiles !

VII

AU CRÉPUSCULE



AU CRÉPUSCULE

Comme un amant royal aux tragiques adieux
Partant pour des pays de gloire et de mystère,
Le soleil rouge et grave, incliné dans les cieux,
Semble offrir, à pleins bras, des roses à la terre.

Il en jette à ses monts, il en jette à ses prés,
A ses champs recueillis, à ses landes moroses,
Et les vallons béants des lointains empourprés
Semblent des coupes d'or débordantes de roses.

Puis, se précipitant derrière les coteaux,
L'astre superbe et triste a l'air de rendre l'âme,
Et, dardant ses rayons en jets horizontaux,
Il étreint la planète avec ses bras de flamme.

Il paraît l'attirer contre son sein vibrant
Pour quelque inexprimable et suprême caresse,
Et lui donne un baiser si divin et si grand
Que les petits brins d'herbe en pleurent de tendresse.

Puis il plonge, impassible, au couchant enflammé,
Pour porter son amour aux terres inconnues ;
Mais les lis, refermant leur calice pâmé,
Voient son clair souvenir qui flotte dans les nues ;

Et des flocons de pourpre, et des parcelles d'or
Passent, comme des vols d'oiseaux mélancoliques,
Et la forêt obscure où le zéphyr s'endort
Sanglote avec la voix de ses ruisseaux bibliques.

O nature sereine, ô splendeurs des couchants !
Heure où les fleurs en paix inclinent leurs corolles,
Où le front du poète ébauche de tels chants
Que les astres du ciel mourraient à ses paroles !

Crépuscules si doux et si religieux
Où le cœur déchiré sent couler tant de baumes !
Où l'âme monte, droite et calme, vers les cieux,
Ainsi que la fumée extatique des chaumes !

Roses levers de lune entre des monts bleutés,
Chansons de pasteurs las rentrant aux bergeries,
Tristesses d'Angelus si lentement tintés
Par les clochers poudreux des plaines assombries !

Nature ! à cet instant solennel et béni,
Je vibre à l'unisson de tes champs, de tes plantes,
Et je sens, comme au fond de ton ciel infini,
De sourds levers d'étoile en mes chairs pantelantes !

Mon corps se ressouvient d'avoir été limon,
D'avoir été poussière, et mer, et sable, et marbre!
Et mon cœur s'en va battre au sein de chaque mont,
Mon sang va ruisseler aux veines de chaque arbre!

Je suis le frère ému des blés et des coteaux,
Le souffle qui les berce émane de ma bouche,
Mon âme heureuse embaume aux fleurs des végétaux.
Et c'est peut-être en moi que le soleil se couche!

Et je voudrais presser les branches dans mes mains,
Embrasser le sol noir d'une étreinte grisée ;
Et, comme l'herbe humide a des pleurs presque humains,
Je sens poindre en mes yeux des gouttes de rosée!

VIII

LES RUISSEAUX

A Madame Edouard Colonne.



LES RUISSEAUX

Comme des yeux profonds pleurant dans les ravines
Pour de grandes douleurs muettes et divines
 Que l'on ne peut savoir,
Silencieusement s'ouvrent les sources claires ;
Et les bois, traversés de sourires solaires,
 Sont heureux de les voir.

Et leur flot pur bouillonne, hésite, s'aventure,
Découvre un liseron de belle architecture,
 Heurte un jonc, baigne un thym,

Se faufile entre deux galets, puis tourne, et rôde,
Et, voyant un gros houx aux feuilles d'émeraude,
 Risque un chant argentin.

Et l'eau s'en va, s'en va gaîment, et roule, vire,
Pousse un gland et l'emporte ainsi qu'un grand navire,
 Et, voyant à côté
Deux traces de cheval, les comble ; et les oiselles,
En renversant leur col, en secouant leurs ailes,
 Y boiront, en été.

Et la source sautille, avance, ouvre la terre,
Se jette en s'effarant dans des trous de mystère,
 Parmi les serpolets,
Leur laisse un peu d'écume et repart, et clapote,
Et, trouvant des cailloux sur sa route, tapote
 Leurs ventres rondelets.

Puis la source en rencontre une autre sous des lierres ;
On s'assemble, on se trouble un peu, puis, familières,
 Les deux s'en vont, causant,

Et font un sinueux ruisseau qui se dandine
-Et sur lequel, le soir, une étoile badine
Mire son front luisant.

Puis d'autres ruisselets arrivent, intrépides ;
Et tous s'en vont, mêlant leurs belles eaux limpides,
Vers des pays lointains,
Avec digues, et ponts, et quais, et palissades ;
Et des insectes vifs font sur eux des glissades,
Comme avec des patins.

La svelte libellule y vole, et la rainette
Y gambade, et le bœuf au long regard honnête
Vient y boire, à pas lents ;
Et des enfants rieurs, retroussant leurs culottes,
Y trempent leurs pieds nus pour y lancer des flottes
De petits bateaux blancs.

Un carpillon s'y risque, un caneton y nage ;
Une abeille vient prendre aux fleurs du voisinage
Des pollens pour son miel.

Quelquefois une fille, avec une courbure
Exquise, met sa cruche au fond de leur eau pure
Où tremble un coin de ciel.

Et les ruisseaux sont bien heureux, et, sur leur onde,
Des tourbillons menus font, dans leur danse ronde,
La risette au printemps ;
Et, parfois, un vieux saule, amateur d'harmonie,
Jette, comme un sou d'or, une feuille jaunie
A leurs flots concertants.

Plus loin, les bons ruisseaux arrosent la vallée,
Font tourner les moulins sous leur chute affolée.
Et puis des citadins
Plongent des arrosoirs dans leur onde ravie
Qui, glorieusement, s'en va donner la vie
Aux roses des jardins.

Parfois, se prélassant au milieu des collines,
Ils font des étangs bleus aux nappes cristallines
Où naît le nymphæa,

En qui l'âme des eaux s'élève, éblouissante,
Pour offrir une fleur tendre et reconnaissante
 Au ciel qui les créa.

Enfin, quand ils ont fait des torrents, des rivières,
Poussé des radeaux lourds, porté des barques fières,
 Les ruisseaux, sans remord,
Sans regret, apaisés dans leur âme bénie,
Vont se perdre en chantant dans la mer infinie
 Vaste comme la mort.

Heureux ruisseaux ! Un jour, dans le flux des marées,
Le soleil reprendra vos eaux évaporées
 Sous ses baisers divins ;
Il refera de vous des nuages candides,
Et vous vous en irez, dans les étés splendides,
 Revoir les vieux ravins !

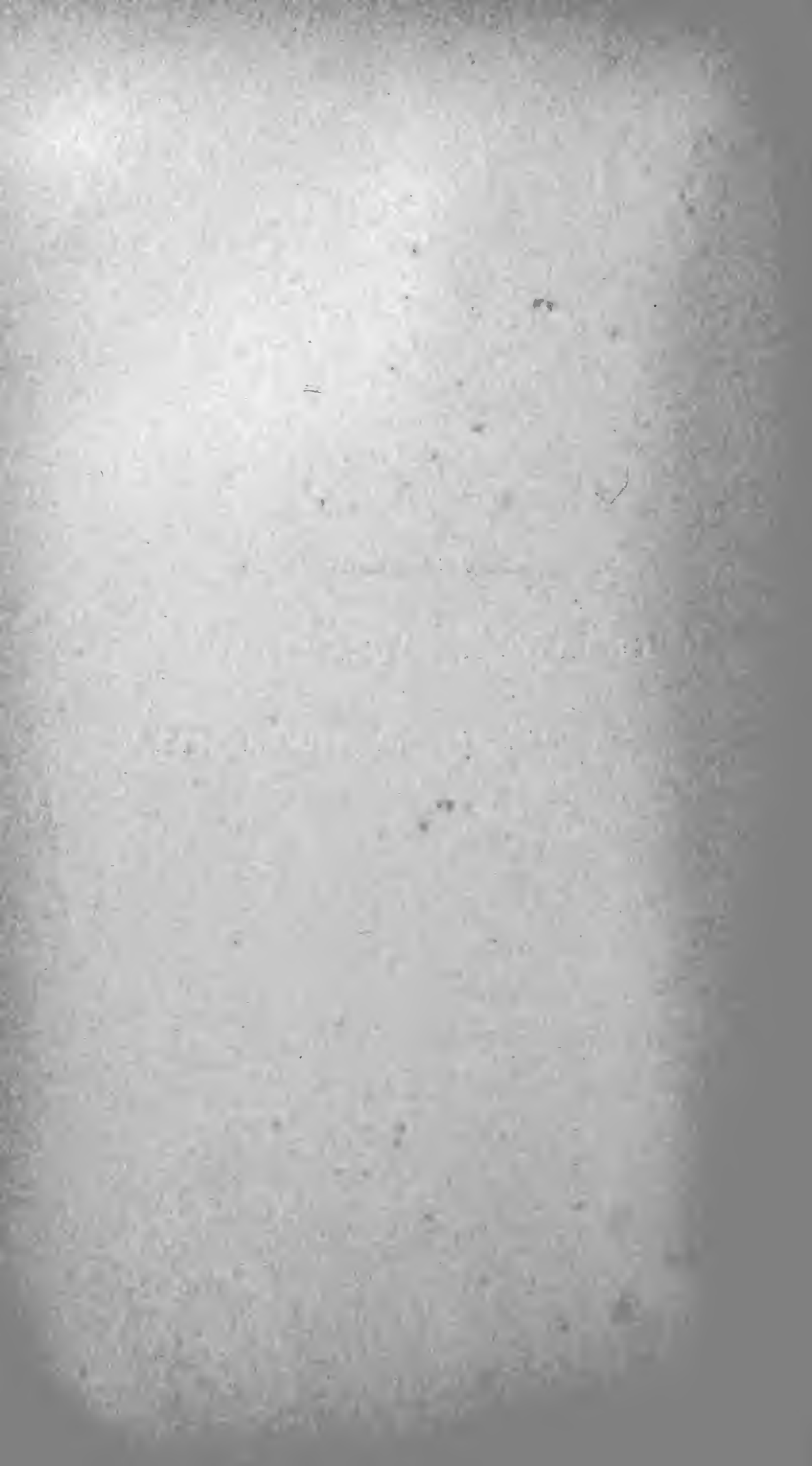
Vous pleuvrez sur leurs juncs, leurs thyms et leurs fougères,
Vous referez près d'eux d'autres sources légères,
 D'autres lacs de cristal !

Ruisseaux ! Où donc est-il le soleil qui doit prendre
Les âmes des humains engloutis, pour les rendre
A leur vallon natal !

IX

CHANT DE SAUTERELLE

A Madame la comtesse de Laincel-Vento.



CHANT DE SAUTERELLE

Zig, zig, zig, zig ! La sauterelle
Chante au milieu de la forêt
Et fait un bruit de lime frêle,
 Qui limerait,
Qui limerait avec furie
Quelque fine joaillerie :
Sans doute un bracelet menu
D'abeille à mauvaise conduite
 Qu'aura séduite
Quelque papillon inconnu.

Zig, zig, zig, zig ! La lime folle
Achève plutôt le chaton
D'une cigale qui convole
Avec un taon
Sous un fenouil du voisinage ;
Et, demain, le nouveau ménage,
A celle qui fit le bijou,
Viendra, je pense, offrir une aile
De coccinelle,
Sur un bout de feuille de chou.

Zig, zig, zig, zig ! Non ! C'est l'épée
De quelque frelon batailleur,
Que la sauterelle a trempée
Dans une fleur !
Et qu'elle lime, et qu'elle aiguise !
Le frelon vaincra comme un Guise !
Et son peuple, fier et béni,
Mettra plus tard l'épée usée
Dans son musée
Carnavalet ou de Cluny !

Zig, zig, zig, zig ! La sauterelle
A fini sa vive chanson ;
J'ai ramassé sa lime frêle
 Sous un buisson
Et, par un tendre crépuscule,
J'ai poli ce poémicule,
Heureux si le bruit de mes vers
Peut émouvoir un scarabée
 Qui, bouche bée,
Me regarde avec des yeux verts.



X

L'ÉCOLE DES BOIS



L'ÉCOLE DES BOIS

Pour les yeux recueillis du poète et du sage,
Les bois sont une école aux bruits mystérieux
Où, comme des enfants bien doux, bien studieux,
Les arbres et les fleurs font un apprentissage.

Sur les peupliers verts terminés en fuseau,
Où les nids suspendus font des touffettes grises,
La feuille qui palpite et claque aux moindres brises
Etudie en l'azur pour être aile d'oiseau.

Sur le saule attentif penché près des rocailles
Pour voir passer dans l'eau les carpillons d'argent,
Les feuillages menus et vifs, au ton changeant,
Apprennent tout le jour à devenir écailles.

Les coquelicots fins, coiffés de vermillon,
Et les iris légers tremblant au vent qui passe,
Semblent parfois vouloir s'élaner dans l'espace
Et piochent le galant métier de papillon.

Tandis qu'au ras du sol, les lianes subtiles,
Les racines de hêtre aux replis monstrueux,
Tordant sous le soleil leurs longs corps sinueux,
Cherchent patiemment à devenir reptiles.

Ces beaux rosiers fleuris qui, radieusement,
Masquent leurs dards aigus de roses parfumées,
Seront peut-être un jour des femmes bien-aimées
Qui nous déchireront le cœur en l'embaumant.

Et ces chênes virils, aux bras fiers, aux troncs pâles,
Surveillant l'horizon avec leurs fronts altiers,
Et qui jettent des glands oblongs vers les sentiers
Seront hommes bientôt et tireront des balles !



XI

LES OISEAUX



LES OISEAUX

Malgré nivôse à la sombre ire,
Portant sur eux leurs édredons,
Les oiseaux éclatent de rire
En faisant sauter leurs bedons,
Ils chantent, sifflent, piaulent, braillent,
Et raillent
Le vent qui cherche à les cingler,
Dans leur argot funambulesque
Que nulle syntaxe burlesque
Ne vient régler.

Lalaïtou ! Faridondaine !
C'est jovial, c'est fou, c'est net,
Spirituel comme Sedaine,
Palpitant comme George Ohnet !
Lalaïtou ! Trilles, roulades,

Ballades

Comme n'en fit jamais Villon ;
Musique alerte et prose insigne
Enfonçant Gluck et ce vieux cygne

De Fénelon.

L'existence de Dieu les laisse
Absolument froids ; et leurs chants
Ne célèbrent, dans leur simplesse,
Que les petites fleurs des champs,
Les grains de mil et les brins d'herbe ;

Leur verbe

Jamais rien autre ne conçut :
Schopenhauer peu les enflamme ;
A l'immortalité de l'âme

Ils disent : Zut !

Ils ignorent si les oiselles
Sont une énigme à la Bourget !
Le temps de rassembler leurs ailes
Et leur roman est fait d'un jet.
Quant aux coucous de leur espèce,
L'épaisse
Forêt les couvre tous de fleurs,
Et nul moineau Gandillotesque
Ne fait d'opérette grotesque
Sur leurs malheurs.

Ils composent de purs distiques
Et s'égosillent bellement
Sans prendre cure des critiques
Et de leur pauvre éreintement ;
Ils n'ont point des peurs ridicules
Si Jules
Lemaître bâille à leur couplet ;
Et, quand ils chantent vers l'espace,
Ils fientent sur Wilder qui passe
Si ça leur plaît !

Heureux oiseaux, doux camarades
Qui possédez au moins un nid,
Chantez ! déclamez vos tirades
Incomprises vers le zénith !
Chantez ! Chantons les mêmes choses,
Les roses,
L'azur, les blés ou le mouron ;
Oiseaux, rimeurs, c'est même troupe :
On a les ailes à la croupe
Ou bien au front.

XII

FEUILLE LÉGÈRE

A Mademoiselle H. Heinecke.



FEUILLE LÉGÈRE

Les arbres, mes amis, ont peut-être des mains...

Un jour, au croisement poudreux de deux chemins,

Un platane semblait agiter ses ramures.

« Oh ! viens donc ! » disait-il, de ses vagues murmures,

« Viens donc, bûcheronnette aux grands yeux souriants. »

Et sa tige mimait des gestes suppliants

Dans le soir rose, empli de brises parfumées.

Puis, retournant soudain ses frivoles ramées :

« Oh ! viens donc aussi, toi, petit meunier joyeux ! »

Et ses branches faisaient des signes dans les cieux

En contournant leurs gros biceps verdis de mousse.
Et la bûcheronnette à la gente frimousse
— Un teint de pêche, avec deux lèvres sentant bon —
Et le petit meunier — un tantinet fripon...
Mais cela va si bien aux gars de son espèce ! —
Se trouvèrent sous l'arbre à la ramure épaisse,
Et rougirent tous deux, avant d'avoir rien dit.
C'était l'heure adorable où le vent qui tiédit
Fait se toucher du front les grandes fleurs tremblantes.
Et, prenant sans façon leurs têtes pour deux plantes
Très lasses, dont on voit les tiges s'affaisser,
Le vent les obligea bien vite à s'embrasser.
« Oh ! pardon !... » murmura le meunier. — Faites ! faites ! »
Semblaient dire, tout bas, les yeux remplis de fêtes
De la bûcheronnette exquise, qui riait...
On se fit des serments sacrés, comme il seyait,
Sous le platane rond ainsi qu'une couronne
Et, quoiqu'ils fussent seuls, bien seuls, la bûcheronne
Se remit à rougir près du meunier joyeux...

Les arbres, mes amis, ont peut-être des yeux !

Ils s'aimèrent beaucoup, beaucoup ! Ils s'épousèrent,
Et, par un clair matin de printemps, ils passèrent,
Elle blanche, lui noir, sous le platane ami.
Et les époux heureux entendirent, parmi
Les rameaux verdoyants, des chants de bienvenue.
Deux bouvreuils, dans leur langue enfantine et menue,
Modulaient mille vœux de bonheur, un pinson
Leur dédiait sa folle et naïve chanson,
Cependant que des chœurs effrenés de cigales
Jetaient sur eux des bruits allègres de cymbales !
Oh ! l'arbre était tout plein de compliments charmeurs !
Et l'époux souriant écoutait ces rumeurs
Comme des mots bien doux d'aïeul aimable et tendre !
Et l'épouse pleurait de plaisir à l'entendre ;
Puis, candide, voulait lui répondre parfois !...

Les arbres, mes amis, ont peut-être une voix !

La bûcheronne est morte, un soir brumeux d'automne.
Et le petit meunier sur sa mule chantonne
Comme il faisait jadis, quand il était garçon.

Dans le platane vert siffle un nouveau pinson,
Sans penser aux pinsons défunts de l'autre année.
Et, par une limpide et blanche matinée
D'octobre, au croisement des deux chemins poudreux,
Le meunier vit passer les deux yeux langoureux
D'une bergère accorte et fleurant la verveine.
Les feuilles d'autrefois tombaient sur l'herbe vaine
Qu'une autre herbe aussi vaine, hélas ! remplacera.
Et, dans le ciel tout pur, nul écho ne pleura
Quand le meunier tendit ses bras vers la bergère.
Mais, du platane pâle, une feuille légère
Ainsi que par hasard se détacha, soudain ;
Et, quand le meunier veuf pencha son front badin
Vers la bergère accorte, avec des buts peu sages,
La feuille passa, triste, entre leurs deux visages,
Comme pour empêcher un peu ce baiser-là....
Et le meunier resta penaud, puis s'en alla,
Des souvenirs confus troublant son âme noire...

Les arbres, mes amis, ont-ils de la mémoire ?

XIII

LES MAISONS



LES MAISONS

Maisons de bois, maisons de pierre,
Maisons qu'entoure un jardinet,
Maisons dont chaque lucarne est
Un œil ouvert dans la lumière ;

Cabanes, fermes et châteaux,
Maisons vieilles ou maisons neuves
Qui vous rangez au bord des fleuves
Ou vous hissez sur les coteaux ;

Hautes maisons ventripotentes
Avec des pignons courbattus,
Maisons basses aux toits pointus
Comme des coiffes de grand'tantes ;

Maisons blanches à volets verts
Semblant des filles bien nippées,
Maisons vaguement éclopées
Semblant regarder de travers ;

Moulins enfourchant la rivière
Comme de grands cavaliers gris,
Manoirs dont les fronts assombris
Ont de lourdes mèches de lierre ;

Et vous, cottages aux balcons
Fleuris comme des boutonnières,
Donjons de brique aux tours altières
Comme de gros nez rubiconds ;

Et vous dont l'huis noir s'écarquille
Comme un œil d'ogre vigilant,
Hutttes lasses ayant au flanc
Un pieu qui semble une béquille ;

Maisons qu'habitent des bœufs roux,
Maisons qu'aiment les hirondelles,
Maisons où les grillons fidèles
Chantent, la nuit, dans tous les trous ;

Maisons fumant bleu dans les branches,
Maisons de pays ignorés
Où les soirs semblent plus dorés,
Où les étoiles sont plus blanches ;

Vous où mène un sentier menu
Le long duquel le genêt pousse,
Vous dont le seuil couvert de mousse
A l'air d'attendre un inconnu ;

Maisons des champs, maisons des villes,
Maisons d'hier ou de demain
Et qui, le long de mon chemin,
Passez, passez, passez par files,

Parmi vous toutes, ô Seigneur,
Ne doit-il pas s'en trouver une,
Grande ou petite, blanche ou brune,
Qui me réservait du bonheur ?

Hutte ou villa, ferme ou chaumière,
Laquelle était-ce donc, mon Dieu ?...
Passez toujours ! passez !... Adieu !
Maisons de bois, maisons de pierre...

XIV

NUAGE ROSE

A Madame Anaïs Ségalas.



NUAGE ROSE

Le fils du poète a quatre ans déjà ;
Son père, plus fier qu'un maharajah,
Prend parfois un fiacre, aux jours d'opulence,
Et l'on s'en va voir des coteaux, des champs,
Des réductions de soleils couchants
Affectant des tons de *Belle Valence*.

Et l'enfant ravi s'exclame, et ses yeux
Ont de bons regards émus ou joyeux
Pour les fleurs, les eaux, les nids, les ramées

Et la tour Eiffel qui le rendra fou,
Et les longs trains noirs qui font : « fou ! fou ! fou ! »
En crachant dans l'air leurs blanches fumées.

Un soir, découvrant au lointain doré
Le beau viaduc d'Auteuil, ajouré
Comme un fin joujou qui rend l'âme heureuse :
« Achète-le-moi ; papa ! Veux-tu, dis ?...
— Ah ! non ! fit le père aux yeux interdits.
Non !... ma tirelire est un peu trop creuse !

— Tu peux m'acheter alors ce château !...
— Non ! pas davantage ! — Alors, ce bateau
Qui passe ? implora le jeune touriste...
— Hélas !... — Ce ruisseau, cet arbre, ce champ ?...
— Non plus ! — O mon Dieu, quel papa méchant ! »
S'exclama soudain l'enfant grave et triste.

Le rimeur rougit de sa pauvreté ;
Des bébés heureux jouaient à côté
Dans un parc fleuri d'hôtel grandiose...

« Embrassons-nous bien, va, mon pauvre enfant! »

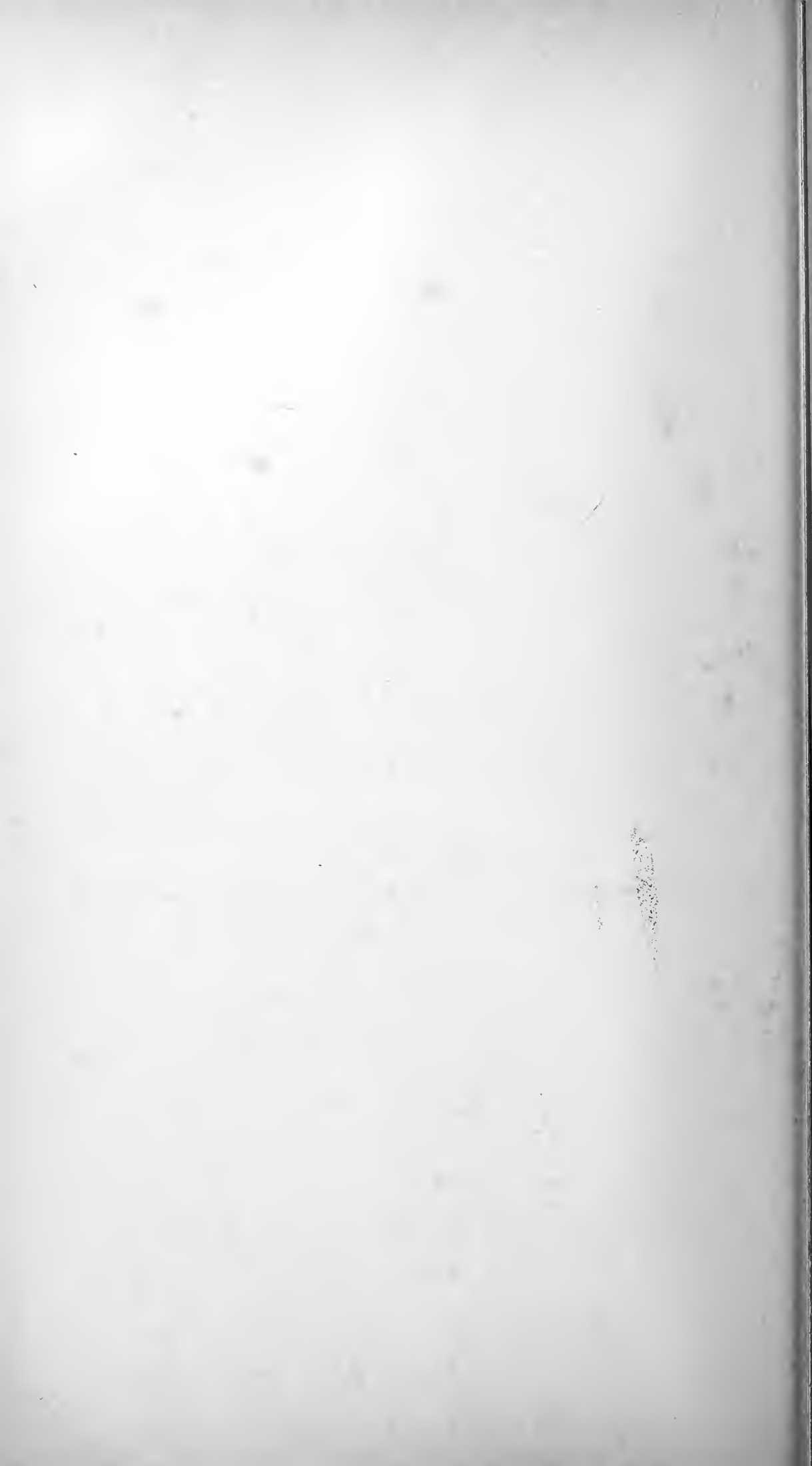
Et, levant ses bras honteux dans le vent :

« Je vais t'acheter un nuage rose ! »



XV

LA MER



LA MER

C'est la grande Hystérique aux hurlements sauvages
Qui tente vers les cieux d'extravagants baisers,
Mord les continents roux avec de sombres rages
Et presse les rivages
D'invisibles bras verts toujours inapaisés.

Elle se roule avec des souplesses de chatte
Au pied des monts hautains que son ronron séduit,
Arrondit son dos tiède au couchant écarlate,
Et le soleil la flatte
De ses vagues doigts d'or qui font peur à la nuit.

D'autres fois, elle a l'air d'une ancienne marquise
Qui pour mouches aurait de provocants flots ;
Et ses vagues, avec une élégance exquise,
Sur le bord qui les brise
Font une révérence en inclinant leurs flots.

Elle a de grands élans vers la Terre et compose,
Pour elle, des chansons sur un rythme inconnu.
Parfois, elle lui fait un coquillage rose
Qu'une lame dépose
Comme un joyau discret sur le sable menu.

Quand elle trouve un roc, elle monte et déroule
Sur lui sa chevelure aux parfums capiteux,
L'entoure de ses bras, l'opresse de sa houle
Jusqu'à ce qu'il s'écroule
Et tombe dans son lit comme un vieillard honteux.

Sa poitrine d'azur s'enfle dans les marées
Et semble haleter sous un désir puissant,

C'est la lune qui passe aux voûtes éthérées :

Et les vagues cabrées

Lui présentent des fleurs d'écume en se haussant ;

Et, sous l'ardent soleil, la mer se vaporise,

Forme dans l'air léger de doux nuages blonds

Puis, comme des baisers, les envoie en la brise

Aux monts à tête grise

Qui pleurent aussitôt d'amour sur les vallons ;

C'est la pluie ! et la terre immense est fécondée !

C'est la pluie ! et les fleurs germent dans le sol gras !

Mer superbe et divine, ô mer dévergondée,

La Planète ridée

Se séchera d'amour quand tu te tariras !

Sois donc bénie et chante, hystérique et folâtre !

Câlina les galets, lèche les tamarins !...

Oui, sans doute, souvent tu prends qui t'idolâtre !

Et ta gueule verdâtre

Engloutit un navire et mâche des marins !

Mais, des hommes, quelle est cette engeance grossière?
Qu'importe à l'univers qu'ils soient vivants ou morts?
O mer, l'humanité vaut-elle tout entière

Plus qu'un grain de poussière
Que la brise, en jouant, agite sur tes bords?

XVI

DANSE DE LIBELLULES

A Fernand Cormon.



DANSE DE LIBELLULES

Avec leurs ailes nuancées,
Les libellules élancées
 Comme des miss,
Dansent, le soir, sur l'eau sans vagues,
 Des ballets vagues
Sous les yeux glauques des fourmis.

Pour bien rythmer leurs jeux frivoles,
Quelques cigales bénévoles
 Pincant leur luth,

Et, sous un pied de betterave,
Un crapaud grave
Fait le ténor et lance l'ut.

Alors, pour voir les ballerines,
Des coccinelles purpurines
Au clair manteau
Grimpent, avec des sauterelles,
Sur les joncs frêles
Comme sur des mâts de bateau.

Les libellules dansent, dansent,
Et les feuilles qui se balancent
Dans les zéphirs
Ont l'air de mains applaudisseuses
Pour les danseuses
Au maillot bleu fait de saphirs.

Et l'eau sourit vers le ciel rose,
Et, parfois, un goujon morose
Qui s'égara

Ouvre, à ces visions célestes
De tutus lestes,
Des yeux d'abonné d'Opéra!



XVII

LES PINS SANS CIGALES



LES PINS SANS CIGALES

Un jour, le cœur bien triste et le cerveau bien las,
Je voulus voir des champs, des fleurs et des ramures ;
Et je fermai les yeux en sentant des lilas,
Et je faillis pleurer en oyant des murmures.

O murmures pareils à ceux de mon pays !
C'étaient de grands pins noirs chantant près d'eaux sereines :
Et l'on croyait entendre, au fond des cieux bleuis,
Des chœurs mystérieux et graves de sirènes.

C'étaient des pins landais ! Je reconnus leurs troncs,
Leurs branches, leurs parfums, leurs hymnes funéraires ;
Et je dis, en levant ma tête vers leurs fronts :
« O pins de mon pays, vous êtes tous mes frères ! »

Et je cherchai l'entaille à leur flanc de martyr,
Le pot de terre rempli de résine pleurante...
Je les regardai tous avant de repartir :
Aucun n'avait de plaie à sa tige odorante !

« Oh non ! vous n'êtes pas mes frères, pins heureux !
Arbres parisiens sans pleurs et sans blessures ! »
Mais eux semblaient répondre, amers et douloureux,
En grondant sous la bise aux cruelles morsures :

« Ne nous jalouse pas ; plains-nous, passant moqueur !
Plains nos troncs toujours fiers, nos voix toujours égales !
Les pins de ton pays, s'ils ont la plaie au cœur,
Ont leur front glorieux plein de chants de cigales ! »

XVIII

LES PAPILLONS

A Madame Roger-Miclos.



LES PAPILLONS

Blancs, bleus, gris, noirs, prompts, gais, fous, lestes
Et titubants, et fanfarons,
Les papillons, ces fleurs célestes,
Battent l'air de leurs ailerons.

Ils déjeunent de primevères,
Font la dînette sur des lis,
Et vont boire des petits verres
D'azur, dans les volubilis.

Puis, pour leurs siestes paresseuses,
Quelques tulipes, à l'écart,
Ouvrent leurs corolles berceuses
Comme des tentes de brocart.

Un moucheron aux notes brèves
Siffle en sourdine un air léger
Et les papillons font des rêves
Très doux, pleins d'odeurs d'oranger !

Et, le soir, secouant leurs ailes
Où le soleil met des paillons,
Ils vont, avec les demoiselles,
Danser sur l'eau des cotillons.

XIX

LES FEUILLES DU CHÊNE



LES FEUILLES DU CHÈNE

Comme des bras tordus et maigres de vieillard
Harassant le ciel gris de prières dolentes,
Les rameaux défeuillés et moroses des plantes
Se dressent, à travers les loques du brouillard.

Oh ! les nids, les rayons, les brises embaumées !
Les aubes d'hyacinthe et les soirs de carmin !
Oh ! les fleurs du printemps croulant sur le chemin
Comme les pleurs heureux et graves des ramées !

Ils n'en ont rien gardé, les mornes vétérans,
Les vieux arbres frileux, sans rayons, sans oiselles!
Quand le souffle d'automne eut dispersé les ailes,
Ils jetèrent loin d'eux leurs feuillages mourants !

Mais, en dépit du vent qui hurle sous les portes,
Là-bas, un chêne sombre et haut comme une tour,
Tel qu'un aïeul gardant ses souvenirs d'amour,
Garde sur ses bras noirs toutes ses feuilles mortes !

Il les conservera jusqu'aux matins bénis
Du prochain renouveau, les chères trépassées !
Puis, elles tomberont de ses branches lassées,
Mais les jeunes oiseaux les mettront dans leurs nids !

XX

LA PROCESSION DES FLEURS

A Madame Madeleine Lemaire.

LA PROCESSION DES FLEURS

Printemps rieur, printemps joli,
Vagues musiques de Lulli
Que murmurent les sources claires,
O ritournelles des oiseaux,
Trilles du vent dans les roseaux,
Cantabiles, ariosos,
Lonlalonlaires!

C'est le printemps ! Les cieux sont bleus,
L'azur semble un baiser mielleux
Du soleil tendre à la terre ivre,

C'est le printemps, c'est la clarté!
Et Flore, Faune, Humanité
Titubent dans la volupté
 Sainte de vivre !

Les plantes aux suçoirs goulus
Pompent, sous les gazons velus,
L'âme des feuilles abolies,
En font leur sève, en font leur sang,
Et, sous le ciel resplendissant,
Ces feuilles vont renaître, cent
 Fois plus jolies !

Comme des tétins rondelets,
Les bourgeons se gonflent de laits ;
Le soc éventre la pelouse ;
Puis, sous le soleil fécondant
La graine germe en se fendant,
La vigne pleure, en se tordant
 Comme une épouse.

Et, telles que des pétards verts,
Elles éclatent à travers
Les ramures émerveillées,
Les petites feuilles d'un jour,
Tendres, informes, sans contour,
Et de vagues sueurs d'amour
Encor mouillées !

Vivat ! Gaîment, de tous côtés,
Sur les végétaux exaltés,
Elles jaillissent, montent, brillent,
Font des dômes, font des arceaux,
Transforment tous les arbrisseaux
En lutrins verts, où des oiseaux
Fous s'égosillent !

Avec des bras plus amoureux,
Le lierre étreint les murs poudreux
Le long des vieilles avenues ;
Tout s'étire, s'allonge, croît,

Le peuplier s'en va plus droit,
Et le dernier brin d'herbe croit
Crever les nues !

Et, sur les filles de quinze ans,
Poussent des seins éblouissants
Comme une lourde et riche flore !
Tandis qu'en leurs hangars étroits,
Des troncs coupés d'arbustes froids
Tâchent de faire deux ou trois
Feuilles encore !

Et, comme le soleil lui rit,
Soudain un arbre ému fleurit
Et de pompons coquets s'attife !
Et les autres, se stimulant,
Vite, s'habillent tous de blanc
Comme de grands prêtres allant
Voir un pontife.

Pêchers, pommiers, acacias,
En fredonnant des glorias,
Font pleuvoir leurs pétales vierges ;
Près d'un marronnier-reposoir,
Un tournesol tient l'ostensoir
Et des lis flambent dans le soir
Comme des cierges !

Et voici venir, dans les prés,
Les fiers coquelicots, parés
De leur pourpre cardinalice ;
Voici les jacinthes mouvant
Leurs cloches roses dans le vent
Et les tulipes, élevant
Le saint calice !

Voici des croix, voici des dais,
Voici des ajones portant des
Bannières d'or, voici des psaumes
Lancés par les merles siffleurs !

C'est la procession des fleurs,
C'est le triomphe des couleurs
Et des aromes !

Gloire au soleil ! Gloire au soleil !
Et lui, le monarque vermeil,
Père des hommes et des choses,
Levant son doigt ceint de rayons,
Bat la mesure aux oisillons,
Et fait valser les papillons
Autour des roses !

O doux soleil, béni sois-tu
Par tout vieil arbre courbatu
Qui te présente ses fleurettes !
Par tout poète frémissant
Et par tout moucheron dansant,
Dont ta lueur dore en passant
Les ailerettes !

XXI

LE SAULE CURIEUX

A Mademoiselle Suzanne Devoyod.



LE SAULE CURIEUX

Un saule triste et moussu
A l'échine irrégulière,
Comme un grand vieillard bossu,
Se penche sur la rivière.

Ses racines aux gros nœuds,
Lamentables, mi-séchées,
Sur le talus sablonneux,
Ont l'air de mains accrochées.

Et le sommet de son tronc,
Dont les rameaux se flétrissent,
Semble un gigantesque front
Où des cheveux se hérissent !

O vieux saule courbatu,
Que ta pose est singulière !
Pourquoi donc, pourquoi t'es-tu
Tant penché sur la rivière ?

Fût-ce pour voir, un matin,
Des vols bleus de demoiselles,
Dans un froufrou de satin,
Se poursuivre à toutes ailes ?

Fût-ce, en quelque soir nacré,
Pour guetter, sur l'eau pâle, une
Fleur de nénuphar sacré
Qui s'entr'ouvrirait sous la lune ?

Fût-ce en quelque nuit lilas,
Où Vénus, l'incarnadine,
Se mirait sur les flots las
Qui fredonnaient en sourdine ?

Non, vieux saule au chef branlant !
Tu dus voir, je conjecture,
Pour attraper dans le flanc
Une telle courbature,

Un tableau plus sérieux
Que des nénuphars moroses,
Et plus beau que tous les cieux
Pleins d'astres blancs, bleus ou roses !

Ce fut, sans doute, Lison
Ou Margot, la lavandière,
Qui trempait le bout de son
Pied menu dans la rivière.....



XXII

LE VENT

A Madame Esther Huillard.



LE VENT

La Terre est un grand corps obèse
Qui va, roulant dans l'infini ;
Le Soleil rubicond la baise
En chatouillant son dos bruni.
La Terre a comme nous une âme,
 Un cœur de flamme
Qui bat au fond du sol fervent ;
Et ses sourires grandioses,
 Ce sont les roses ;
Et son haleine, c'est le Vent.

Et moi je chante avec ivresse
Ce souffle pur : le Vent des cieux ;
Je chante le Vent qui caresse
L'aile des papillons joyeux,
Le Vent qui, sous l'œil des étoiles,
Gonfle les toiles
Du trois-mâts lourd et diligent ;
Le Vent qui fait danser sur l'onde
L'abeille blonde
Et la libellule d'argent.

Vent, quand tu passes, des fanfares
Montent des bois extasiés,
Et mille pétales hilares
Croulent des branches des rosiers ;
Narguant la faucille tranchante,
Le blé mûr chante,
Les épis se choquent du front ;
Et les champs semblent faire entendre,
Sous le ciel tendre,
La voix des êtres qu'ils créeront.

O Vent béni, c'est toi qui pousses,
Pour nous donner des pains bien blancs,
Les ailes fantasques et rousses
De nos moulins gesticulants :
Tic tac, tic tac ! Et monotone
 La meule entonne
En ton honneur une chanson :
Tic tac, tic tac ! Le meunier siffle,
 L'âne renifle
Et puis chante, à l'odeur du son.

O Vent joyeux, Vent d'hyménée,
Avec tes souffles enjôleurs
C'est toi qui règles, chaque année,
Tant de mariages de fleurs !
Quand tu vois des pistils moroses,
 Tu leur proposes
Des pollens trouvés en chemin,
Et l'on te dit « Monsieur le Maire »
 Dans la grammaire
De la tulipe et du jasmin !

O Vent sacré, c'est toi qui portes,
Dans les espaces décevants,
L'arome enfui des roses mortes,
Le dernier souffle des vivants ;
Où s'en vont-ils, Vent de mystère ?

Tous, sur la terre,
T'avons fait ce discours bouffon !
Va, va, caresse nos visages !

Vent, les vrais sages
Te font des bulles de savon !

Mais tes haleines monstrueuses
Ont parfois d'effrayants courroux,
Alors les branches tortueuses
Frappent ainsi que des bras roux,
Les bois hurlent, des troncs s'arrachent,

Les ruisseaux crachent,
Les saules fouettent les roseaux ;
Et les forêts semblent couvertes

De bêtes vertes
Prêtes à faire de grands sauts ;

Et les mers, les mers écumantes,
Sous les nuages assombris,
Hérissent leurs vagues démentes
Comme des dos de monstres gris ;
Les lames font des bonds sauvages
 Vers les rivages ;
Et, sur les rocs plantés de croix,
Devant des Vierges qui sourient,
 Des femmes prient
Avec un cierge dans leurs doigts.

O Vents, soyez-leur secourables !
Ecoutez ces cœurs douloureux ;
Ils sont humbles et misérables
Et Dieu doit exister pour eux !
Poussez les barques loin des roches
 Pour qu'aux jours proches,
Les bons marins aux cœurs aimants
Sentent, sur leurs faces hâlées,
 Un brin salées,
Les baisers des vieilles mamans !

O Vent, sois doux aux chiens sans niche ;
Aux gueux sans toit, sois généreux !
Fais tomber les pommes du riche
Sur la route des malheureux !
Sois doux aux nouvelles nichées
 Effarouchées
Dont les ailes n'osent s'ouvrir !
Sois doux aux fleurs des vieilles branches,
 Aux mèches blanches
Des vieillards las qui vont mourir !

XXIII

L'ARC-EN-CIEL

A mon fils, qui me demandait « A quoi que ça sert ».



L'ARC-EN-CIEL

Quelquefois, après l'orage,
Quand le tonnerre a fait rage,
Et quand les grêlons méchants
Ont tué les blés des champs,
La Sainte Vierge Marie,
En robe blanche et fleurie,
Descend du paradis bleu,
Puis, levant sa jupe un peu,
Pour n'y pas mettre de fange,
Elle vient avec un ange
Ramasser, de ses beaux doigts,
Les cigales aux corps froids

Dont le vent cassa les ailes,
Et toutes les demoiselles
Qui moururent, et tous les
Pauvres petits oiselets
Gisant sur la terre nue !
Et le bon Dieu, dans la nue
Sourit en regardant ça !
Et quand la Vierge, sur sa
Route, trouve de la boue,
Dieu prend un morceau de roue
D'un de ses vieux chars coupés,
Le met sur les bois trempés,
Puis, d'une voix attendrie,
Il dit : « Madame Marie,
Passez plutôt là-dessus ! »
Et la mère de Jésus
Monte sur ce pont étrange !
Et, donnant la main à l'ange
Afin qu'il ne tombe pas,
Elle s'en va, tout là-bas,
Recueillir d'autres cigales.....
Sans se mouiller les sandales !

XXIV

PRIÈRE A LA NUIT

A Madame Valérie Fould (Gustave Haller).



PRIÈRE A LA NUIT

Impératrice noire à couronne d'ébène
Qu'annonce un escadron de nuages lilas ;
O Nuit, dont les clochers, comme un rang de prélats,
Célèbrent la venue en chantant sur la plaine ;

O Nuit qui fais pencher les roses de langueur,
Nuit qui mets des pleurs doux à l'œil des violettes,
Nuit que le citronnier aux mille cassolettes
Encense vaguement comme un enfant de cœur ;

O Toi dont les cheveux déroulés en silence
Effleurent les coteaux frissonnants et charmés,
Toi pour qui, tendrement, en couplets enflammés,
Le chant du rossignol ivre d'amour s'élance ;

Toi devant qui l'on voit, dans les cieux rutilants,
Comme une triomphale escorte de galères,
Le défilé pompeux des escadres stellaires
Tirant en ton honneur des feux d'astres filants ;

Nuit à qui le crapaud dit sa mélancolie,
Nuit à qui le grillon raconte son espoir,
A qui le ver-luisant montre, dans le champ noir,
La flamme dont son âme ingénue est remplie ;

O Toi qui fais rôder les feux follets tremblants,
O Toi qui fais rougir le front des fiancées,
Toi qui répands sans bruit sur les tiges blessées
Des clairs de lune doux comme des baumes blancs ;

Toi la mystérieuse où le revenant erre,
Où le hibou hagard s'éploie dans les ifs,
O Toi qui fais tant peur à tant d'enfants pensifs
Qui voient leurs aïeux morts descendre sur la terre ;

O Nuit, sois généreuse à chaque être lassé ;
Sois bienfaisante à l'homme et propice à la plante ;
Baise, avec des soupirs de ton haleine lente,
Toutes les fleurs des bois au calice affaissé

Donne des songes d'or au pauvre qui sommeille,
Berce les nids poudreux sur tous les arbrisseaux,
Fais passer, sur l'eau triste et pâle des ruisseaux,
Le sourire amical de la lune vermeille !

Caresse de brouillards bien frais le champ brûlé
Que meurtrit si longtemps la herse furieuse,
Puis, inclinant ton urne avec ta main pieuse,
Verse une gouttelette à chaque brin de blé !

Que les bœufs, grâce à toi, se délassent aux granges,
Que les ânes maigris aient des rêves de son,
Et que dans son berceau d'osier, chaque enfant
Croie habiter des tours d'azur avec des an

Que, par toi, les époux s'étreignent, amoureux !
Que les frêles agneaux aient chaud près de leurs mères !
Que tous les hannetons aux ailes éphémères
Bourdonnent de plaisir sur les arbres heureux !

Que l'araignée espère en tricotant ses toiles !
Que l'abeille ait le cœur bien embaumé de miel
Et que tous ceux qui prient à genoux, vers le ciel,
Croient voir Dieu leur sourire avec l'œil des étoiles !

Puis, quand tu t'en iras, sûr les coteaux blêmis,
Gaîment, avec tes mains subtiles et légères
Accroche des brillants de rosée aux fougères,
Pour charmer au réveil les petiots des fourmis !

Impératrice noire à couronne d'ébène
Que suit un escadron de nuages lilas,
O Nuit, dont les clochers, comme un rang de prélats,
Célèbrent le départ en chantant sur la plaine !



XXV

LES ÉTOILES



LES ÉTOILES

Si telle étoile est rose et si telle autre est blanche,
Si cette troisième est lilas,
Si cette quatrième a des tons de pervenche,
Ou bien de fulgurants éclats ;

Si l'une a cinq anneaux, si l'autre a sept planètes,
Et si certaines en ont dix ;
Si telle se dédouble, à travers les lunettes
Des astronomes interdits,

En deux soleils jumeaux, l'un vert et l'autre rouge,
Comme le maillot d'Arlequin ;
Si tel globe superbe est visible à Montrouge,
Tel globe minime, à Pékin ;

Si l'un est près, si l'autre est loin ; si l'un va vite
Comme un adolescent fougueux,
Si l'autre, vieux traînard de l'espace, gravite
Avec des airs lassés de gueux ;

Si l'un est tout criblé par des trous volcaniques
Comme un varioleux géant,
Si l'autre lance, ayant des goûts pyrotechniques,
Des comètes dans le néant ;

C'est qu'ils ont tous là-haut, des rôles dissemblables,
C'est qu'ils ont tous des buts divers,
Les astres inconnus, jetés comme des sables
Au tourbillon de l'univers !

Ceux-ci doivent avoir des flores écarlates
Avec des fruits miraculeux,
Et des mers d'or liquide égrenant des sonates
En se brisant sur des rocs bleus ;

Ceux-là doivent porter de monstrueuses faunes
Des dragons noirs et flamboyants,
Parmi des végétaux qui montrent des yeux jaunes
Le long de leurs troncs effrayants.

Les uns ont d'affreux lacs de flamme sur leurs croûtes
Et, dans leurs vapeurs, on voit des
Farandoles d'esprits qui chantent, ou des joutes
Fantastiques de farfadets,

Les autres sont couverts de foules virginales
Où, purs comme des lis défunts,
Des êtres, dédaignant les paroles banales,
Se parlent avec des parfums.

Et, sur ce globe-ci, de grandes ailes blanches
Poussent au flanc des amoureux
Qui meurent sans souffrir, deux à deux, sur des branches,
Toujours beaux et toujours heureux.

Et, sur ce globe-là, l'on voit souvent des plantes,
Rapprocher leurs troncs cajoleurs,
Puis s'enlacer avec leurs ramures tremblantes
Qui se couvrent soudain de fleurs.

Et, là-bas, les humains sont tous plantés en terre
Comme les végétaux d'ici,
Quelquefois un buisson fait un saut de panthère
Pour fuir l'eau d'un torrent grossi.

Et, plus loin, la pensée est la reine superbe :
Tout ce qu'un être veut, il l'a ;
La montagne s'ébranle et va porter son herbe
Au petit agneau qui bêla.

Et temples d'émeraude, et tours de cornaline,
Villes de perle au ton changeant,
Ruisseaux courant avec des sons de mandoline
Parmi d'énormes blocs d'argent,

Hommes à quatre fronts, oiseaux à dix-neuf ailes,
Arcs-en-ciel de vingt-six couleurs,
Fleurs éclatant de rire au mois de mai, cervelles
Se parant en avril de fleurs,

Tout ce que peut rêver un poète lyrique
De fol et de surnaturel,
La Nature l'a fait en quelque astre féérique
Qui roule en quelque coin du ciel!

Et nous verrons peut-être un jour toutes ces choses,
Quand, pèlerins de l'univers,
Nous pérégrinerons parmi les astres roses,
Blancs, jaunes, bleus, lilas ou verts!

Oui, nous habiterons des mondes à trois lunes
Avec un soleil de rubis,
Des bois de jais, des monts de nacre, et des lagunes
D'eau de rose où vont des ibis !

Oui, nous habiterons des mondes où l'on s'aime
Avec des ailes de clarté,
Où nous serons tous rois, ayant pour diadème
Quelque anneau d'astre démonté.

Et puis nous irons vivre en des globes d'extase
Où l'on s'aime en se regardant,
Avec un corps léger comme une fine gaze,
Qui plane et meurt en se fondant ;

En d'autres où jamais la rose ne se fane,
Où jamais le cœur n'est meurtri ;
En d'autres où l'on est, sur un sol diaphane,
Tour à tour fée, ange et houri ;

En d'autres où la vie est si douce qu'on pleure,
Toujours, toujours en souriant ;
Puis en d'autres, encore en d'autres, jusqu'à l'heure
Où nous verrons à l'orient,

Splendide, grave, pure et toute virginale,
Pleine de luths sonnans sans fin,
Jaillir devant nos yeux l'Etoile terminale
Du bonheur suprême et divin !

Etoile consolante, Etoile sans pareille
Dont nous rêvons dans nos douleurs,
Oh ! comment seras-tu ? blanche, rose, vermeille ?
Couverte d'or ? ceinte de fleurs ?

Hélas ! pour réjouir vraiment nos tristes âmes,
Tu devrais être, je le vois,
Un peu comme la Terre obscure où nous pleurâmes,
Et qui fut si douce parfois !

XXVI

LE BÜCHERON

A Denys Puech.



LE BUCHERON

Dans les bois verts et parfumés,
Avec sa hache aux coups rythmés,
Le bûcheron abat des ormes,
Des arbres sombres ou fleuris,
Qui croulent avec de grands cris,
En agitant leurs bras difformes.

Voilà vingt ans qu'il fait cela ;
Jamais la main ne lui trembla ;
Il frappe ferme et sans relâche ;

Et les lits doux et réchauffants
Où dorment ses petits enfants
Sont d'un bois tranché par sa hache.

Le banc où, las, il va s'asseoir,
C'est un bouleau qui chut, un soir,
Sous sa cognée inassouvie ;
Et la table où fume son pain
Provient des planches d'un sapin
A qui son bras ôta la vie.

A chaque pas, dans le bois vert,
Il trouve, au ras du sol couvert
D'arbustes pâles qui le craignent,
Les traces d'anciens troncs géants,
Pareilles à des cous béants
De grands décapités qui saignent.

« Prends garde, ami ! lui dit parfois
Sa vieille mère, dont la voix
Tremble avec une peur secrète :

Gare-toi bien, mon pauvre enfant !
Les arbres se vengent souvent
Du bûcheron qui les maltraite !... »

Pures sornettes que ceci !
Le bûcheron, grave, endurci,
Abat toujours troncs et ramées ;
Et les arbres, en s'écroulant,
Eventent tous son front brûlant
Avec leurs feuilles embaumées !

Or, sur la route, au bord du bois,
Se dresse un noyer d'autrefois,
A haute cime, à grand feuillage,
Qui jette, avec des gestes doux,
Son ombre calme et ses fruits roux
Aux vieux mendiants du village.

Sous ses ombrages familiers,
Dansèrent bien des écoliers
Dont pendaient un peu les chemises...

Et son tronc rude et poussiéreux
Porte bien des noms d'amoureux
Côtayant des noms de promises !...

« Tranche-moi ça, mon bûcheron !
Dit, un soir, avec un juron
Le propriétaire rapace,
Mon gros noyer est un sournois
Qui va donner toutes mes noix
Au premier vagabond qui passe ! »

Le bûcheron le connaissait,
L'arbre auguste qui balançait
Dans le zéphyr son front prospère ;
Il avait pris des noix jadis
A tous ses rameaux alourdis,
Tendus comme des bras de père !...

Pourtant, un jour, il l'attaqua ;
Sa cognée ardente claqua,
Rythmiquement, sur le tronc raide ;

Le soir vermeil mourait aux cieux :
La hache au vol prodigieux
Semblait fumante de sang tiède.

Et tout à coup, il chancela :
Quel bois affreux coupe-t-il là ?
Serait-ce un homme qu'il immole ?
Il frappe en vain à tour de bras ;
Il n'entend rien, rien qu'un bruit gras :
Il doit hacher de la chair molle !

De la chair molle au lieu d'un tronc !
Et chaque fibre qui se rompt
Semble être un os d'homme qui craque !
L'arbre est vivant ! Et, dans la nuit,
La lune est son grand œil qui luit
Et qui sur le bourreau se braque !

Le bûcheron, tout haletant,
S'enfuit, s'enfuit vite, en jetant
Sa hache horrible dans les mousses ;

Il court, il court, le front baissé,
Craignant de voir l'arbre offensé
S'élançer dans l'ombre à ses trousses !

Dans le bois noir, il court, il court :
Mais, sur chaque arbre coupé court,
Jaillit un tronc fantomatique
Avec de vagues rameaux blancs
Qui viennent lui battre les flancs,
Dans une course fantastique.

Ce sont les spectres des bois morts !
Le bûcheron galope alors
Du côté des maisons prochaines...
Mais leurs planches, dans un vol prompt,
S'abattraient toutes sur son front,
Afin de venger les vieux chênes !

Il fuit toujours, les yeux hagards,
Evitant poutres et hangars ;
Et, quand il longe des barrières,

Il croit voir les pieux s'arracher,
Puis, sur sa croupe ricocher
Ainsi que des flèches guerrières.

Il fuit, il traverse un ruisseau ;
Le tronc couché d'un arbrisseau
Y sert de pont : vite, il s'échappe...
Mais l'arbrisseau, se souvenant,
Fait glisser l'homme frissonnant
Dans l'eau, qui s'entr'ouvre et le happe.

« Au secours ! » clame le noyé.
Il cherche d'un poing effrayé
Quelque racine salutaire ;
Mais chaque arbre, sourd à ses cris,
Comme d'énormes serpents gris,
Rentre ses racines sous terre.

« Grâce ! dit l'homme, et je promets
De ne plus abattre jamais
Un seul arbre durant ma vie !

Lors il crut voir, sur un torrent,
Un saule frêle et murmurant
Baisser une branche ravie.

Il la saisit, il la baisa,
Il gagna la rive et posa
Sur son cœur froid ses mains tremblantes.
Puis, cachant sa hache au grenier,
Il voulut être jardinier,
Pour avoir le pardon des plantes.

Et, maintenant, très doux, très vieux,
Il soigne les arbres joyeux,
Couvre leurs pieds de terre grasse,
Les arrose avec piété ;
Et les bons arbres, en été,
Lui jettent des fleurs quand il passe !

XXVII

ENTR'ACTE PHILOSOPHIQUE

A Mario Zandrino.



ENTR'ACTE PHILOSOPHIQUE

Que la Terre a moulé de formes abolies !
Que de corps disparus et que de fleurs pâlies !
Que d'ébauches, d'essais et de tâtonnements !
O vieux astres éteints au fond des firmaments,
Vieux sourires perdus de lèvres effacées,
Pourquoi brillâtes-vous ? O planètes lassées,
Pourquoi faire, et défaire, et refaire sans fin
Dans un but toujours vague un être toujours vain ?
O triste maniaque, ô nature têtue,
Pourquoi créer un jour ce qu'un autre jour tue ?

Pourquoi ce gaspillage insensé de couleurs
Et de lignes ? Pourquoi, de tes doigts ciseleurs,
Façonnes-tu des lis de coupe si savante,
Puisque tu les broieras la semaine suivante ?
Pourquoi pétrir aux cieus tant de soleils ardents,
Puisqu'ils mourront après quelques millions d'ans ?
Que veux-tu donc produire, ô chercheuse enflammée ?
Quel âpre et fugitif idéal t'a charmée ?
Pourquoi t'exténuer en efforts incessants ?
Pourquoi tant tourmenter les globes vieillissants,
Et brasser leurs limons, et triturer leurs sables,
Puisqu'il n'en sort jamais, sous tes mains haïssables,
Une forme assez pure, un corps assez subtil ?
Pourquoi vis-je ? pourquoi mon fils périra-t-il ?
De quel être final sommes-nous les esquisses ?
Quel dieu définitif, au fond de vos matrices,
Portez-vous, globes lourds en mal d'enfantement ?
Ou bien vous rompez-vous, quelque soir, bêtement,
Ainsi que des ratés au destin lamentable,
O globes, sans laisser rien d'immortel, de stable,
Et serons-nous tous nés, tous morts, sous le ciel coi,
Sans que jamais quelqu'un sache à peu près pourquoi ?

Pourquoi ! Quel est ce mot ? Oh ! l'étrange folie !
La fleur est odorante et la femme est jolie !
Et c'est très suffisant comme explication !
Chercher à voir le sens de la création
Est une infirmité foncièrement grotesque.
L'humble moule baillant dans la mer gigantesque
Ne se demande pas à quoi la lune sert.
La moule est philosophe autrement que Spencer !
L'univers, s'il avait un sens, serait trop bête !
Amis, laissons tourner les cieux sur notre tête ;
Naissons et vieillissons et mourons sans penser ;
Regardons les lilas et les roses pousser,
Sans demander le but du vent qui les effeuille :
Le sot les interroge et le sage les cueille.



XXVIII

SALUT AU PAYS



SALUT AU PAYS

O plantes, arbres, fleurs, ramures et corolles !
O tous les végétaux puissants ou gracieux ;
Marguerites des bois plus tendres que des yeux ;
Trembles au gazouillis plus doux que des paroles !

Chênes qui grisonnez comme de vieux parents ;
Rosiers qui rougissez comme des jeunes filles ;
Liserons amicaux qui baisez les chevilles
Des laboureurs lassés et des pasteurs errants ;

Saules branlant au vent vos têtes chevelues ;
Hêtres ombreux, faisant la nuit sur les buissons ;
Vous tous dont les rameaux balancent des pinsons,
Comme de grosses mains joyeuses et velues ;

Pins tristes qui, saignants, chantez à pleine voix
Des airs graves et fiers, comme de sombres bardes ;
Aloès qui semblez pointer les hallebardes
Que nos ancêtres morts brandissaient autrefois ;

Platanes au tronc blanc comme un torse d'athlète ;
Lierres passionnés comme des bras d'amants ;
Coupoles de verdure où l'on voit, par moments,
Passer un oiseau prompt comme un trait d'arbalète ;

Et toi, vigne rieuse aux pampres alourdis,
O mère végétale aux mamelles pendantes,
Dont le lait clair infuse, en nos veines ardentes,
La pourpre des couchants, la flamme des midis ;

Et vous, herbes sans nom de nos champs magnifiques,
Qu'on lie en croix, tout en faisant des oraisons,
Et qu'au jour de Saint-Jean, l'on met sur les maisons
Pour écarter du seuil les esprits maléfiques ;

Châtaigniers roux, figuiers féconds, pommiers bénis,
Vous tous, les nourriciers abondants de la plaine ;
Ajoncs où les agneaux laissent un peu de laine
Afin que les oiseaux puissent faire leurs nids ;

Et vous que l'enfant cueille et que l'aïeul embrasse,
Plantes de tous parfums et de toutes couleurs,
Sourires de la Terre au Soleil, chères fleurs,
Miracles de lumière et chefs-d'œuvre de grâce ;

Mûriers que les geais vifs pillent en voltigeant ;
Vieux troncs décortiqués qu'un pic brutal martèle ;
Sauges de velours gris, fougères de dentelle
Où l'araignée a mis sa toile en fil d'argent ;

Bruyères aux grelots lilas ; juncs aux frivoles
Panaches, inclinés sur l'oreille ; flots lents
Des ruisselets bavards, pavés de cailloux blancs,
Où vont danser en rond les libellules folles ;

Et vous, près où galope une pouliche ; et vous,
Champs où paissent des bœufs aux voix retentissantes ;
Et vous, coteaux ; et vous, montagnes bleuissantes
Qui dressez dans l'azur vos pics neigeux et fous ;

Et vous, vous toute enfin, ô Terre originelle
Dont je retrouve un peu la couleur dans ma chair,
Terre de mon pays, dont chaque arbre m'est cher
Comme un ami d'enfance à la voix fraternelle,

Salut!... Pardonnez-moi, bons et doux compagnons,
De vous nommer sans suite en ce pieux poème :
Lorsque après un voyage on revoit ceux qu'on aime,
L'on pleure, et l'on ne sait que murmurer leurs noms.

XXIX

LES SOUCHES

LES SOUCHES

Le long des rudes chemins creux
Qui sabrent nos coteaux ocreux
Avec leur zigzag excentrique,
On voit monter, de chaque part,
Un talus haut comme un rempart,
Couleur de brique.

Un talus rouge où l'ajonc met
Quelquefois un jaune plumet
Et le lin son étoile bleue ;

Où le lézard fakirien,
Très grave et sans penser à rien,
Chaufte sa queue.

Et, sur ces talus éclatants,
Les laboureurs de l'ancien temps
Ont planté des châtaigniers grêles
Dont on coupe, à maintes saisons,
Les branches pleines de chansons
De sauterelles.

Or ces vieux arbres ébranchés
Toujours poussant, toujours tranchés
Font de grandes souches ventruës
Aux airs barbares et grognons,
Toutes couvertes de moignons
Et de verrues.

Elles présentent aux passants
Des goîtres lourds et repoussants
Sous de vagues mâchoires rousses,

Et des abdomens dévastés
Où les fourmis font des cités
Parmi les mousses.

Certaines aux troncs rabougris
Ont des barbes de lichen gris
Qui frissonnent dans les rafales ;
D'autres ouvrent des yeux tous ronds
Où paraissent porter des fronts
D'hydrocéphales.

Et, sur les talus sablonneux,
Leurs racines montrent des nœuds
De boas souples et voraces,
Ou font des détours éperdus
Pour se gorgier des suc indus
De mares grasses

Et ces racines, enfourchant
Le talus rouge au bord du champ,
Donnent aux souches l'air épique

De chevaliers noirs et fougueux
Brandissant quelque houx rugueux,
Comme une pique !

Parfois, très vieilles, n'ayant plus
Pour se retenir au talus
Que de chétives radicelles,
Elles roulent dans les fossés
Comme d'héroïques blessés
Vidant leurs selles.

Mais, malgré toutes leurs tumeurs,
Leurs ventres peuplés de rumeurs,
Leurs dos lépreux, leurs fronts farouches,
Leurs flancs par la ronce envahis,
On les aime bien au pays,
Les bonnes souches !

Elles donnent des échalas
Pour soutenir les vieux ceps las ;
Et quand la serpe les dédaigne,

Leurs rameaux très reconnaissants
Jettent parfois sur les passants
Une châtaigné.

Quand la fraise pousse aux talus,
Elles tendent des bras velus
Et font monter les gaminettes ;
Quand s'érigent les nids d'oiseaux,
Elles offrent leurs lichens aux
Bergeronnettes.

Au mendiant triste et voûté
Elles accordent, en été,
La caresse de leur ombrage,
Et leurs gros dos font des abris
A tous les poussinets surpris
Par quelque orage

Et parfois, dans un recoin sûr,
Elles gardent les œufs d'azur
De quelque merlette excentrique

Dont les petiots, fous de chaleur,
Les charmeront bientôt par leur
Début lyrique.

Puis, quand le bûcheron brutal
Hache sur le talus natal
Leurs grandes carcasses moroses,
Quand, au sein des foyers ardents,
Leur bonne âme s'envole dans
Les flammes roses,

Ranimés par le feu joyeux,
Les doux vieillards, les blancs aïeux
Dont la main tremblante s'avance,
Rêvent près des tisons vermeils
Et voient reluire les soleils
De leur enfance !

XXX

LE NOIRAUD

A Léon Cladel.



LE NOIRAUD

La bonne vache noire aux taches claires,
Au pis rose et pesant, à l'œil doux et voilé,
Paît dans la lande vaste où le pin désolé
Se lamente en sourdine aux vents crépusculaires.

Une clochette en fer tinte à son col puissant
Au rythme du museau qui broute l'herbe tendre,
Et, dans la lande en paix, on ne peut rien entendre
Que les cloches de fer d'autres vaches paissant.

Mais quand, au ciel obscur, les étoiles amies
Fleurissent doucement comme des liserons,
Des ombres d'hommes las pointent aux environs
Et marchent au milieu des plantes endormies.

Les clochettes de fer cessent leur tintement,
De longs appels chantés traversent l'étendue,
Et, quand la rude voix du maître est entendue,
La vache lui répond et s'en va lentement.

Elle rentre à l'étable où l'attend son veau frêle,
Son bon petit noiraud au front blanc tant léché,
Et, quand elle le voit vers elle tout penché,
Sa voix pleure et paraît presque surnaturelle !

Et son œil est très doux, son cœur est très heureux ;
Le bon noiraud s'approche en beuglant de tendresse
Et la mère en émoi sent, dans une caresse,
Le front du veau trembler sous ses pis généreux.

Alors le lait jaillit, plein de saveurs de menthes,
De genêts et d'ajoncs ; le noiraud affamé
Croit boire, à traits gloutons, du printemps embaumé
Qui ruisselle à sa gorge en colonnes fumantes.

Et la vache rumine en le considérant.
La fermière à son fils peut parler et sourire ;
La vache, elle, ne peut que lécher sans rien dire,
Mais son amour n'est pas moins tendre, ni moins grand.

Un jour, la vache noire étant à la pâture,
Le long char du boucher roule sur le chemin ;
Et le maître, agitant son capet dans sa main,
Se dresse sur la lande et court vers la voiture.

Le boucher a compris, le char s'est approché,
Le long char plein de veaux frissonnant sous leur chaîne ;
Et le maître s'en va, dans l'étable prochaine,
Prendre le bon noiraud au front blanc tant léché !

Oh ! le petit noiraud ! Il n'a, pour se défendre,
Que sa voix qui s'éploie et ses yeux ingénus !...
Mais le boucher le pousse avec ses poings charnus
Et le fermier distrait ne pense qu'à bien vendre.

Le noiraud s'en va donc sur le vieux char grinçant,
Avec la chaîne au col. Et bientôt, sur la plaine,
On entend les cahots de la voiture pleine
Puis, parfois, un appel plaintif et décroissant.

Or, le soir, quand pâlit le ciel crépusculaire,
La vache noire arrive à l'étable, à pas prompts ;
Et, regardant les murs avec ses grands yeux ronds,
Elle souffle soudain et tremble, cherche, flaire...

Oh ! le noiraud ! Où donc est-il ? Alors, bramant,
Elle appelle, elle appelle, avec sa voix grossie !
Oh ! le veau dont la corne obtuse et mal durcie
Lui caressait hier le pis, si doucement !

Elle appelle ! sa voix traverse les murailles,
Va réveiller la lande, et les prés, et les bois...
Où donc est le petit ? Et la vache aux abois
Ecoute les échos et pleure en ses entrailles.

Le lendemain, il faut l'enchaîner dans un champ ;
Mais elle ne paît pas le bon trèfle : elle appelle !
Et quand, le dos chargé d'un pic ou d'une pelle,
Son maître poussiéreux vient la prendre, au couchant,

Elle va visiter tous les coins de l'étable,
Gémit, lèche la place où reposait le veau,
Puis refuse le foin savoureux et nouveau
Et les épis dorés du maïs délectable.

La fermière s'approche et veut la traire en vain ;
La vache aux yeux rêveurs et tristes la regarde,
Puis, contractant son ventre avec force, elle garde
Son lait pour son noiraud qui doit avoir bien faim !

Et quand on la conduit à la fontaine claire
En sifflant la chanson qui fait boire les bœufs,
Et quand on l'abandonne au fond des prés herbeux,
La bonne vache noire appelle encore et flaire...

Enfin, après trois jours, comme son pis se fend,
Et comme la nature a voulu qu'on oublie,
Elle laisse couler sa mamelle affaiblie :
Et la fermière aura du lait pour son enfant.

XXXI

CE QUE DIT LE VENT



CE QUE DIT LE VENT

La nuit est noire et le ciel froid.
Paysannets au lit étroit,
Dormez ! car la chandelle est morte !
Le hibou geint sur les buissons
Et le vent flûte des chansons
Dans les trous de la vieille porte.

Hou-hou-hou-hou ! hu-hu-hu-hu !
Quel effrayant tohu-bohu,
Quelles sinistres mélopées !

Quelles gammes, quels crescendos !
Paysannets, plongez vos dos
Sous vos couvertures râpées !

Savez-vous ce qu'il dit, le vent,
Le vent qui passe en soulevant
La paille au front de vos chaumines ?
Oh ! ne parle-t-il pas de mort ?
D'ogre qui vient, de loup qui mord,
Et de malheurs, et de famines ?

N'apporte-t-il pas de grands cris ?
Les cris d'anciens mousses péris
Au fond des vagues qui les roulent ?
Les cris des pauvrets en haillons,
Les cris de tous les oisillons
Dont les nids tremblent et s'écroulent ?

Or, tandis que les petits gueux
Cherchent le sens des vents fougueux,
Il pleut dans leur triste demeure :

Il pleut... Pourquoi? Nul ne le sait!
Mais les enfants pensent que c'est
Le ciel qui comprend et qui pleure!

XXXII

HISTOIRE DE CHEZ NOUS



HISTOIRE DE CHEZ NOUS

Chaque paysan de mon beau pays
Où rit la cigale, où croît le maïs,
Où chante la voix de la mer prochaine,
Plante, en priant Dieu, quand un fils lui naît,
Un jeune arbrisseau dans son jardinet :

Figurier, tremble ou chêne.

Et cet arbre-là, pour tous, est sacré ;
Nul pivert ne mord son bois vénéré ;
Le père, attentif, le fume, l'arrose

Et, s'il voit un jour pâlir l'arbrisseau,
Il tombe à genoux devant le berceau
De son enfant rose.

Or, dans ce pays étaient deux maisons
Aux murs teints de chaux en toutes saisons,
Aux volets bien verts faits de grosses planches ;
Côte à côte, avec leur toit enfumé,
Elles semblaient rire au soleil de mai
Comme deux sœurs blanches.

Et deux laboureurs, avec quatre bœufs,
Vivaient humblement sur les champs herbeux
Qu'on voyait autour des deux maisonnettes ;
Dans leurs âtres noirs, chantaient deux grillons
Et, près de leurs socs, dansaient papillons
Et bergeronnettes.

Avec un front doux comme du satin,
Sous l'un de ces toits, naquit un matin
Un petit enfant qu'on appela Pierre ;

Et dans son verger, le bon paysan
Mit une cerise en terre, en faisant
Tout bas sa prière.

Et, six mois après, un frêle enfanton
Naquit, un beau soir, dans l'autre maison :
Ce fut une fille, elle eut nom Marie ;
Et le père alla semer, à son tour,
Un pépin de pomme au fond de sa cour,
Dans l'herbe attendrie.

Et, sous les baisers du ciel caressant,
Enfants et noyaux grandirent, passant
De métamorphose en métamorphose,
Ceux-ci se gorgeant de lait, et ceux-là
Buvant le soleil — que Dieu modela
Comme un tetin rose.

Près du cerisier et près du pommier
Les mères chantaient, et quelque ramier
Pour les deux enfants égrenait des notes ;

Les pères, jetant du mil aux pigeons,
Regardaient pointer ici les bourgeons,
Et là les quenottes.

Avec quelle extase on veillait sur eux !
Les parents ouvrant des yeux amoureux
Les réunissaient souvent, le dimanche,
Et parfois l'un d'eux disait, rayonnant :
« Oh ! notre enfançon a bientôt un an !
« Notre arbre, une branche ! »

Des branches, des ans, ils en eurent dix !
Les printemps passaient sur leurs fronts tiédis
Et, par un beau jour où le bon zéphire
Unissait les fleurs des arbres heureux,
On vit les enfants échanger entre eux
Leur premier sourire.

Et sur le pommier, sur le cerisier,
Voici qu'un pinson chante à plein gosier,
Chante dans l'azur un épithalame !

Et les jeunes gens sentent, à leur tour,
Ce tendre oiseau bleu qu'on nomme l'Amour
Leur chanter dans l'âme.

Oh ! le vent qui souffle est bien dangereux !
Les rameaux des bois se choquent entre eux,
Et plus d'un tendron printanier y saute !
Et Pierre et Marie, aux brises du soir,
Eurent peur soudain, grand'peur de s'asseoir -
Tous deux côte à côte !

Mais le cerisier est très grand, très haut !
Et, sous le soleil vigoureux et chaud,
S'élargit sa tête immense et fleurie...
Un jour, il toucha le pommier tout blanc :
Pierre demanda, ce soir, en tremblant
La main de Marie.

Et Pierre épousa Marie un matin ;
Et tous les parents vinrent au festin,
Un très long festin plein de friandises ;

Quelques rossignols firent le concert
Et les mariés eurent, au dessert,
Pommes et cerises.

Vingt ans ont passé sur les maisons sœurs ;
La terre a chez nous d'égales douceurs
Pour le cœur de l'arbre et le cœur des hommes ;
Et Pierre et Marie, en bons paysans,
Ont eu, m'a-t-on dit, presque tous les ans,
Des enfants, des pommes !

Sans doute, parfois, ils ont bien souffert ;
La foudre a blessé la cerisier vert.
Mais, qu'importe ? Après les jours de souffrance,
L'arbre mutilé fleurit de nouveau
Et l'homme meurtri sent dans son cerveau
Chanter l'espérance !

Et les deux époux vivront fort longtemps.
Eux, pensent mourir très tard, dans cent ans,
Quand les arbres morts seront mis en planches :

Et les fils pieux peut-être en feront

Deux cercueils légers, où reposeront

Leurs deux têtes blanches.



XXXIII

Oraison d'un père



Oraison d'un père

Le jour s'éteint, l'angelus sonne,
Des flocons d'or planent sur nous ;
Mon Dieu, ce soir, la vie est bonne,
Mon Dieu, ce soir, je crois en vous.

Les vents joyeux bercent les branches ;
Les merles noirs, les grillons roux
Chantent pour les étoiles blanches ;
Mon Dieu, ce soir, je crois en vous.

Toutes les fleurs penchent, moroses,
En refermant leurs grands yeux doux ;
Et mon fils dort comme les roses...
Mon Dieu, mon Dieu, je crois en vous !

Je crois, j'espère, et j'ai dans l'âme
Des hosannas, des carillons,
Et tout mon être vous proclame,
Comme la cloche et les grillons !

Hymnes des vents, sanglots des grèves,
Fanfares des nids en émoi,
Chœurs ineffables de mes rêves,
Oh ! venez tous chanter en moi !

Je veux, en proses très menues,
En vers candides et touchants
Parés de rimes ingénues
Comme les liserons des champs,

Dire d'harmonieuses choses,
D'un ton si tendre et si pieux,
Que les yeux des planètes roses
Pleurent d'extase dans les cieux !

Je vais, en strophes balancées
Par un beau rythme triomphant,
Offrir la fleur de mes pensées
Et prier Dieu pour mon enfant.

*
* *

Angelets blancs des temps antiques
Sortez du paradis vermeil,
Venez en chantant des cantiques
Veiller mon fils dans son sommeil !

Tournez autour de sa couchette
En vous tenant tous par la main,
Tournez, tournez ! Et sa bouchette
Vous sourira jusqu'à demain !

Ah ! mes beaux anges ! ce sourire,
Il est bon, si doux, si pur,
Qu'il me faudrait, pour le décrire,
Des mots faits de bulles d'azur !

Et ses bras menus, que je couvre
De tant de baisers palpitants ?
On croit qu'il va, quand il les ouvre,
Nous distribuer du printemps !

Et sa voix ? Elle est toute pleine
De musiques ! Moi, quand il dort,
Je crois bien que c'est son haleine
Qui fait tourner les astres d'or !

Et ses grands yeux ? Le ciel me garde
De les voir jamais se flétrir !...
C'est dans les endroits qu'il regarde
Que les bleuets doivent s'ouvrir !

Ah ! que les harpes de la brise,
Que tous les claviers de la nuit,
Que chaque oiseau qui vocalise
Et chaque source qui bruit,

Que tout soupir, que tout murmure
Des cieux, des monts, des mers, des bois,
Que tout ce qui, dans la nature,
Peut joindre une voix à ma voix,

Que cela vienne, cela clame,
Cela demande, à l'unisson,
De toutes les forces de l'âme,
Du bonheur pour mon enfance !

Ah ! qu'il sommeille en paix ! qu'il sente
Chaque étoile des cieux poser,
Sur sa chair rose et florissante,
Un rayon doux comme un baiser !

Lune, montre-lui ton sourire !
Nids, entourez-le de chansons !
Jette à ses pieds, tendre zéphyre,
Des pétales pris aux buissons !

Que la main du Très-Haut le couvre !
Qu'en son petit front enchanté
L'intelligence pointe et s'ouvre
Comme une large fleur d'été !

Et toi, soleil, qui fis son âme,
Veille sur son berceau joyeux
Et chasse, avec tes mains de flamme,
Les germes malfaisants des cieux !

Pour qu'il grandisse, qu'il soit homme,
Qu'il ait des enfants à son tour
Et qu'il pleure d'ivresse, comme
Son père heureux pleure en ce jour !

Et, puisqu'il faut dire ces choses,
Puisque, dans les jardins aimés,
J'ai vu mourir toutes les roses
Dont nous nous étions embaumés,

Puisqu'il est vrai que la mort blême,
Peut, comme un lis, prendre un enfant,
Que Dieu nous donne, s'il nous aime,
La grâce de mourir avant !



XXXIV

JEAN ET MARTIN

A Isidore Salles.



JEAN ET MARTIN

Les bœufs de Gascogne ont des noms de saints.
Paysans et bœufs sont un peu cousins ;
Aussi, dans mon humble et riant village,
Un bœuf est aimé comme un vieux colon
Et s'appelle Jean ou Martin, selon
La place qu'il a dans son attelage.

Et l'on dit chez nous qu'à la Saint-Martin,
Quand le dernier coup de minuit s'éteint,
Chaque bœuf devient savant comme un homme

Et parle tout haut des champs et des prés,
Jusqu'à ce qu'il voie aux cieux empourprés
Le soleil surgir, rond comme une pomme.

Lors, il redevient le bœuf qu'il était ;
Son cerveau se brouille et sa voix se tait ;
Le maître est debout, la charrue est prête,
Martin comme Jean s'en va labourer ;
Mais, de temps en temps, on croit voir errer
Un vestige d'âme en ses yeux de bête.

Or, par une nuit de la Saint-Martin,
Douze coups tintant au clocher lointain,
Deux bœufs au repos soudain s'éveillèrent :
« Martin, es-tu là ? dit l'un d'eux. — Oui, Jean ! »
Répondit le bœuf voisin, en mangeant
Un reste de foin. Et tous deux bâillèrent.

« Ah ! Martin ! la vie est bien dure aux bœufs !
— C'est mon avis, Jean ! » Alors, très verbeux,
Tous deux, d'une voix nasillarde et franche,

Parlèrent du prix des grains, du beau temps,
Et d'autres sujets non moins importants
Dont les laboureurs causent, le dimanche.

Et puis, vers une heure ou deux du matin,
Las de bavarder, Jean dit à Martin :

« Tiens ! si nous faisons labourer nos maîtres ?... »

Ils quittent leur chaîne et vont gravement
Réveiller au lit Pierron et Clément,
En faisant toc, toc, contre leurs fenêtres.

« Qui va là ? — C'est nous ! Il faut vous lever ! »

Les hommes, en vain, veulent se sauver ;
Un bœuf prend le joug, l'autre la charrue.

« Hue ! ici, Clément ! et dia ! là, Pierron ! »

Dit Jean. Et Martin y va d'un juron
Quand il voit un maître emporté qui rue.

Les hommes sont mis sous le joug pesant ;
De sa patte rude, un bœuf complaisant
Caresse parfois leur échine brune.

L'attelage est prêt. — En avant! — Les bœufs
Poussent leurs patrons vers les champs herbeux
Et vont labourer au clair de la lune.

« Avance, Clément! Tire dur, Pierron! »
Martin les conduit et marche à leur front;
Avec ses gros poings, Jean tient la charrue.
Mais, au premier pas, chaque paysan
Tire un pied de langue, et le soc luisant
Ne peut mordre au sol couvert d'herbe drue.

« Le piètre attelage, ami! dit un bœuf.
Tâchons de le mettre à notre char neuf,
Afin de porter des grains à la foire! »
On rentre : les bœufs montent aux greniers
Et chargent des sacs comme des meuniers,
En beuglant très haut des chansons à boire.

« Par ici, Pierron! Range-toi, Clément! »
Les deux animaux, très correctement,
Attellent encor leurs maîtres stupides.

« En avant ! » Le char s'ébranle, les bœufs
Poussent à la roue aux endroits bourbeux
Et jurent très fort aux côtes rapides.

« Hop ! hop ! » Tout fourbus, tout époumonés,
Les deux paysans tombent sur le nez.

« Drôles d'animaux ! » dit Jean en furie.

Puis réfléchissant, sa patte au menton :

« Tuons-les ! peut-être arrivera-t-on
A vendre leur viande à la boucherie ! »

On rentre à la ferme ; et les bœufs prudents
S'en vont enchaîner les hommes grondants ;
Puis un long couteau paraît dans leur patte...

Mais un point vermeil brille à l'horizon :

Le soleil se lève et, comme un bison,
Crève l'ombre avec sa corne écarlate.

Et les bœufs, troublés, s'arrêtent ; leurs yeux
Regardent pâlir les astres des cieux ;
Ils bâillent, croyant sortir de longs sommes ;

Et leur couteau glisse alors lentement ;
Ils lèchent Pierron, ils lèchent Clément
Et disent : « Pardon ! nous étions des hommes ! »

Puis, sentant leur voix s'altérer ; sentant,
Petit à petit, l'homme révoltant
Faire place, en eux, au bœuf pacifique —
Tandis qu'au ciel pur, l'astre bien-aimé
Montrait à demi son orbe enflammé,
Comme l'arche d'or d'un pont magnifique —

« Dans quelques instants, maîtres, nous serons
Les bons bœufs d'hier, et nous traînerons
Le soc ou le char de la métairie ;
Et vos aiguillons piqueront nos peaux ;
Puis, après un mois ou deux de repos,
Nous serons menés à la boucherie.

« Oh ! prenez pitié de vos compagnons !
Ne nous frappez pas lorsque nous peinons !
Parlez-nous avec des paroles douces !

Et, si vous voyez fléchir nos genoux,
D'une voix amie encouragez-nous
En flattant parfois nos épaules rousses !

« Agitez sur nous des branches d'osier,
Pour chasser les taons au dard carnassier ;
Donnez-nous un peu du grain que l'on sème ;
Et, quand nous rentrons, le soir, chancelants,
Chantez-nous des airs bien tendres, bien lents,
Ainsi que notre âme obscure les aime ! »

Le soleil montra son disque arrondi ;
Les oiseaux chantaient dans l'azur tiédi ;
Les bœufs n'avaient plus ni voix, ni pensée...
On les attela comme auparavant
Puis l'on repartit ensemble, en rêvant,
Vers les champs lointains blanchis de rosée.



XXXV

PARFUM D'ACACIAS



PARFUM D'ACACIAS

Arbres aux perruques poudrées,
O petits marquis végétaux
Qui balancez sur les coteaux
Vos folles têtes enivrées,

Acacias à l'air vainqueur,
Acacias si blancs, si roses
Qu'on voudrait vous dire des choses
Et vous presser tous sur le cœur,

Expliquez-moi donc, je vous prie,
Pourquoi vous êtes si coquets,
Et d'où vous tirez vos bouquets,
Grands maîtres en parfumerie ?

Oh ! ces bouquets embaument tant ;
Ils sont si doux, si purs, si rares
Qu'au fond des bois pleins de fanfares
On pleure presque en les sentant !

Azur, printemps, jeunesse, aurore !
C'est fait de cela, vos parfums,
C'est fait de mille êtres défunts
Dont l'âme obscure s'évapore ;

C'est fait des vieux baisers donnés
Sur les gazons fleuris de menthes ;
C'est fait d'anciens soupirs d'amantes
Sous les ramures égrenés ;

Ou des chansons des tourterelles
Mortes au bois, depuis cent ans,
Ou des petits cœurs palpitants
Qu'avaient les libellules frêles !

Ou bien, des voix de troubadour
Qui vinrent chanter sous ces branches !
Ou peut-être des âmes blanches
Des vierges mortes sans amour !...

Qu'importe, ô plantes enivrées
Qui vous dandinez sous les vents,
Les morts sont morts !... Pour les vivants,
Balancez vos têtes poudrées !



XXXVI

LA VIE ET LA MORT D'UN HANNETON



LA VIE ET LA MORT D'UN HANNETON

I. — SA VIE

Le grave hanneton vole,
Vole, vole,
Attaché par un fil blanc ;
Vers le soleil bienévole,
Il vole, vole en ronflant.
Il monte, il monte, il se hâte !
Il voit la lune écarlate !
Et croit l'attraper au vol !
Sur le fil, voici qu'on tire :
Oh, martyre !
Il tombe, à plat sur le sol !

II. — SA MORT

Le pauvre hanneton morne,
Morne, morne,
En tombant sous son fil blanc,
Se démet un soir la corne
Et s'ouvre un matin le flanc.
Le soleil, son aïeul rose,
Met sur son aile morose
Un tendre baiser d'adieu ;
Puis sa petite âme folle
Vole, vole
Sans doute vers le bon Dieu.

III. — SES OBSÈQUES

Et Bébé qui l'aimait pleure,
Pleure, pleure,
Accablé par le remord ;
Il regarde d'heure en heure
Si l'insecte est toujours mort!...

Alors, de blanc il l'habille,
Le met dans une coquille
De noix, et toujours en pleurs,
Il l'emporte avec mystère,
Puis l'enterre
Au fond d'un grand pot de fleurs.

IV. — PRIÈRE A DIRE SUR SA TOMBE

Dieu le Père, faites grâce,
Grâce, grâce,
Au hanneton qui n'est plus !
Bon Jésus, faites-lui place
Au milieu de vos élus !
Et vous, ô Vierge Marie,
De votre bouche fleurie
Soufflez un peu sur ses flancs,
Pour qu'il vole dans l'espace
Et qu'il fasse
Rire au ciel les anges blancs !



XXXVII

LA ROUTE FATALE



LA ROUTE FATALE

Jadis, dans l'Atlantide, un sinueux chemin
Traversait un pays si beau que nul humain
Ne pouvait s'y risquer sans y perdre la vie,
Le voyageur allait toujours, l'âme ravie,
Admirant les coteaux, admirant les vallons,
Et les arbres, où, comme un chœur de violons,
Des vents légers pleuraient de tendres cantilènes ;
Il allait, contemplant les monts après les plaines,
Et les bosquets après les gouffres, il allait ;
Et le panorama sans fin se déroulait,

Se déroulait plus beau, plus vaste, plus féérique !
Des cascades, avec un grand fracas lyrique,
Se brisaient à ses pieds poussiéreux, en passant
Dans le cerceau d'un arc-en-ciel éblouissant ;
Sur son front, des pics bleus allaient crever les nues ;
Et ses regards voyaient s'ouvrir des avenues
D'arbres miraculeux qui lui tendaient leurs fleurs ;
Et des oiseaux, chantant des airs ensorceleurs,
Semblaient lui dire ; « Viens ! » dans les bois ; les collines
Lui disaient aussi : « Viens ! » avec des voix câlines ;
« Viens ! » disaient les parfums des prés mystérieux.
Et l'homme allait, allait toujours, ouvrait les yeux,
Levait les bras, tremblait d'extase et de délices,
Voulait-il reculer ? De merveilleux calices
Ou des grottes de marbre, ou des lacs irisés
Apparaissaient devant ses yeux inapaisés ;
Et la brise semblait pleine de mains ténues
Qui le poussaient, et des caresses inconnues
Arrivaient du soleil, et les lointains ormeaux
Lui faisaient des appels en hochant leurs rameaux.
« Va donc ! » lui conseillaient tout bas les sapinières ;
Et la fraîcheur des bois, l'écume des rivières,

Les cieux enrubannés de nuages lilas,
Tout se liguait autour de l'homme faible et las,
Pour qu'il allât plus loin, pour qu'il allât plus vite !
Chaque horizon nouveau lui faisait un invite
En se montrant plus pur, plus joli, plus divin !
Et ce pays n'avait ni fruits, ni pain, ni vin :
Nul être possédant deux yeux n'y pouvant vivre !
Mais l'homme, chancelant comme s'il était ivre,
Allait quand même, allait d'un pas insoucieux,
Pour voir d'autres vallons, d'autres pics, d'autres cieux,
Dans ce pays fatal aux beautés tentatrices.

« O monts vertigineux, forêts fascinatrices,
Mystères des lointains, grâce ! » s'écriait-il.
Mais il voyait surgir alors, dans l'air subtil,
Pour ses yeux rayonnant d'une nouvelle extase,
Quelque pic d'émeraude en un ciel de topaze...
Et vite il repartait ! et ses bras amaigris
S'ouvraient pour embrasser les roches ! et des cris
Montaient de son gosier pour saluer les plantes !
Qu'importait la douleur de ses jambes tremblantes ?
Il cheminait, pour voir encore, voir sans fin !
Qu'importait la chaleur et qu'importait la faim ?

Il cheminait pour voir les monts et les vallées,
Tout le déroulement des splendeurs étalées
A gauche, à droite, en haut, en bas : ravins, torrents,
Stalactites de nacre et glaciers transparents,
Et fleuves de rubis s'écoulant sans entraves,
Et végétaux pattus comme des mammouths graves,
Volcans crachant de l'or sur des bois de corail,
Ciels fabuleux avec des lueurs de vitrail,
Puis enfin, par delà des falaises d'agates,
Des îlots de turquoise en des mers écarlates !

Et l'homme émerveillé cheminait, haletait,
Jusqu'à ce que son corps éperdu s'abattait
De fatigue et de faim, sur le chemin néfaste.

Alors, le voyageur regardait le ciel vaste,
Les bois, les monts, les lacs tour à tour découverts,
Baisait le sol et puis mourait, les yeux ouverts !

Nul n'était revenu par la Route Fatale.

Un jour, ayant quitté sa campagne natale,

Un homme s'y risqua. Mais, comme il se mourait,
Il rencontra, près d'un volcan qu'il admirait,
Une fille au front bas, aveugle et tâtonnante.
Ce n'était pas Vénus superbe et rayonnante !
Mais l'homme par les monts ne fut plus captivé.
Il la suivit, nous dit l'Histoire, et fut sauvé !



XXXVIII

RÉMINISCENCES

1911

1911

RÉMINISCENCES

Mon corps est hanté d'âmes inconnues
Et j'ai dans le cœur mille cœurs défunts :
Tel un vase pur gardant les parfums
De toutes les fleurs qu'il a contenues.

Quand je vois briller les doux astres d'or,
Vers lesquels s'en vont mes chants extatiques,
Je sens battre en moi les ailes antiques
Et je me souviens que je fus condor

Quand le soleil verse aux grands monts de marbre
Les rayons vermeils du cher Renouveau,
Je sens vaguement fleurir mon cerveau
Et je me souviens que je fus un arbre.

Et, quand nous joignons nos lèvres en feu
Pour ces longs baisers où la chair se pâme,
O Femme, je sens le ciel dans mon âme
Et je me souviens d'avoir été Dieu.

XXXIX

L'ÉDUCATION D'UN OISEAU

A Madame Lazare Weiller.



L'ÉDUCATION D'UN OISEAU

Soleil aux cieux, joie à la terre !
Chaque arbre passe un manteau neuf ;
Nul pinson n'est célibataire
Et nul chardonneret n'est veuf.

Avril marie, au bout des branches
Où les nids font de hauts manoirs,
Tourterelles en robes blanches,
Et rossignols en habits noirs.

« Oui ! » semblent dire les oiselles,
Au fond des bosquets hasardeux ;
Et quatre à quatre vont les ailes
Sur les gens qui vont deux à deux.

Et puis les cloches des bruyères,
Avec leurs menus carillons,
Sonnent, sonnent, dans les clairières,
Mille baptêmes d'oisillons.

Oh ! les petites accouchées,
Dont les yeux, un peu de travers,
Regardent longtemps leurs nichées
Où l'on ne voit que becs ouverts !

Oh ! les papas soudain cupides
Comme des bourgeois du Marais !
Et qui font des butins rapides
Pour bien nourrir tous ces pauvrets !

Vite, vite, dans les bouchettes,
Ils déposent, tout rayonnants,
Graines, mourois, fourmis, mouchettes,
Combien encore de nanans !

Et puis ce sont des gâteries,
De vifs baisers sur les bécots,
Et des berceuses attendries
Que leur gosier jette aux échos,

Tandis que les mamans, discrètes,
L'aile arrondie en édredon,
Réchauffent leurs créaturettes
En risquant parfois un fredon !

Et, quand les oisillons candides
Ont la force d'ouvrir les yeux
Et peuvent voir les bois splendides,
Les champs, les fleurs, les eaux, les cieus,

Oh ! leurs parents, en belles proses
Que nul savant ne comprendrait,
Leur expliquent l'azur, les roses,
Les étoiles et la forêt !

Puis ce sont des apprentissages :
Leçons de chant ou de maintien,
Que les petits oiseaux très sages
Ecoutent en s'appliquant bien.

« Cuic ! » dit la maman la première ;
« Cuic ! » répète chaque oiselet
En zézayant à sa manière
Un peu moins à chaque couplet,

« Cuic — cuic ! » Et le petit élève,
De cuic en cuic, apprend le chant
Qu'on dit à l'aube qui se lève,
Et qu'on dit au soleil couchant,

Qu'on dit à la lune riante,
Et qu'on dit au flot pailleté...
Puis il risque sa variante
Comme un ténor d'autorité !

Ensuite on le prend, on le pousse ;
Il fait son premier pas ! Il va
Et vient au bord du nid de mousse
Où sa mère, hier, le couva.

Il veut voler ; mais le vertige
Le saisit ! Le ciel est si grand !
Il voit son père qui voltige,
Pour lui montrer comme on s'y prend...

Et, par un matin où la brise
Balance le vieux nid quitté,
Il part dans l'azur qui le grise,
Il part, il vole dans l'été !

Et, dans un mois, fringant, prospère,
Le cœur joyeux, l'œil ébloui,
Il ne connaîtra plus son père,
Qui ne pensera plus à lui !

Et ses fils l'oublieront de même,
Quand ils pourront voler aux champs !...
Oiseaux, la nature vous aime,
Bénissez-la dans tous vos chants !

Nous, il nous faut toujours connaître,
Simple hommes faits pour souffrir,
Les nids qui doivent disparaître,
Les mères qui doivent mourir !

XL

LA VIEILLE MAISON



LA VIEILLE MAISON

Sur un coteau rougeâtre ouvrant, comme une gueule,
Une carrière d'ocre au bord d'un chemin creux,
Était une maison aux murs bas et lépreux,
Au toit sombre et pointu comme un bonnet d'aïeule.

Ses volets étaient roux, son seuil était moussu,
Et sa porte grinçait d'une voix éraillée ;
Les vents, en la poussant de leur aile mouillée,
Courbaient son vieux pignon comme un dos de bossu.

Elle crachait parfois des tuiles, des pierrailles,
Comme un vieillard quinteux que l'hiver accabla,
Et sa face jaunie avait, par-ci par-là,
Des fentes qui semblaient des rides de murailles.

Ses fenêtres aux bords ébréchés et douteux
Baïllaient, ainsi qu'un rang de bouches édentées,
Et deux supports, flanquant deux poutres déboîtées,
Avaient l'air de bâtons dans les poings d'un goutteux.

Or, sous le toit caduc de cette maison basse,
Vivait un paysan jeune ayant nom Omer,
Le front couleur de blé, les yeux couleur de mer,
Et la voix pure ainsi que la brise qui passe.

C'était le dernier né, dans la vieille maison
Qui, depuis trois cents ans, avait vu sous ses planches,
Tant de visages blonds et tant de têtes blanches,
Lui jeter tour à tour leur râle ou leur chanson.

Omer croyait sentir, dans ces poutres de frêne,
Les grands bras protecteurs de ceux qui n'étaient plus ;
Malgré les murs branlants et les bois vermoulus,
Il aimait la maison ainsi qu'une marraine.

Il aimait son teint jaune et son seuil engageant,
Ses lits, ses bancs, sa table et son bahut maussade,
Son bon foyer, son noir pignon, et sa façade
Qu'il parait d'une croix de fleurs à la Saint-Jean.

Et l'antique maison l'aimait aussi peut-être
Dans son gros cœur de pierre à l'amour incompris ;
Et, quand Omer chantait, les échos attendris
Semblaient répondre avec des voix douces d'ancêtre.

Mais, un matin d'hiver, le vieux pignon lassé
Se laissa choir, après cent ans de courbature ;
Elle voulait mourir, la vieille, et sa toiture
Claquait comme les dents d'un moribond glacé !

On manda les maçons de la ville voisine,
Des charpentiers savants et d'adroits forgerons ;
Mais la maison jetait des plâtras sur leurs fronts
Comme un malade amer crachant la médecine !

C'était la fin ; les murs cédaient au vent brutal ;
Omer les flanqua tous de supports provisoires ;
Puis, retirant trois bas pleins d'or de ses armoires,
Fit construire un château sur le coteau natal.

Et, quand la maison neuve à la façade peinte
Se dressa dans l'azur, fière comme un clocher,
Le paysan aux yeux de mer alla chercher
Bertrane, sa promise à la chair d'hyacinthe.

Et, quelques jours avant la noce, il ordonna
Aux valets, aux fermiers, aux colons tributaires :
« Cueillez toutes les fleurs qui poussent sur mes terres ! »
Et son doigt filial, pieusement, orna

De roses, de jasmins, d'œILLETS, de tubéreuses,
Non point le château neuf, mais la vieille maison !
Et l'on crut voir, sous cette aimable floraison,
Sourire vers le ciel les fenêtres heureuses !

Et puis, un doux matin, le seuil paré de lis
Sentit sur lui le pied tout blanc de l'épousée ;
Puis un fauteuil ancien, couvert d'étoffe usée,
La reçut dans ses bras tremblants et démolis.

Ensuite Omer, menant sa femme par les salles,
Lui montra les rouets et les socs des défunts,
Tandis qu'entre les murs tout chargés de parfums
Les servantes dressaient des tables colossales.

Et l'on mangea beaucoup, et l'on chanta longtemps
Sous les plafonds troués que tant de chants ravirent ;
Et, quand la nuit tomba des cieux, les valets firent,
Dans tous les foyers noirs, de grands feux éclatants.

Et, quand minuit tinta, les couples s'enfermèrent
Dans les chambres, ainsi que le maître ordonna ;
Et l'époux prit l'épouse émue et l'entraîna
Au lit patriarcal où tant d'aïeux s'aimèrent !

Et l'œil tendre d'Omer, brillant comme un tison,
Semblait dire : « Êtes-vous contentes, ô murailles ?
T'ai-je fait aujourd'hui de belles funérailles,
Chère aïeule de pierre, ô ma douce maison ? »

Et la maison, lançant quatre colonnes lentes
De suprême fumée aux astres radieux
— Comme un géant rendrait son dernier souffle aux dieux —
Semblait lui répondre « Oui ! » de ses cloisons branlantes.

On vint la démolir dès que le jour eut lui.
Une dalle apparut, presque intacte, sous l'âtre.
Omer fit une croix avec son bloc grisâtre ;
Et, quand il sera mort, on la mettra sur lui.

XLI

LES PLEURS DES ÉTOILES

A Hippolyte Fournier.



LES PLEURS DES ÉTOILES

Les chênes recueillis soupirent sous la lune ;
On entend palpiter un ruisseau diligent ;
Un grillon pince au loin sa lyrette d'argent
Avec sa patte brune.

Tous les petits oiseaux font des rêves heureux
Et le moucheron dort près de sa moucheronne ;
Un vieux pin, chatouillé par la brise, ronronne
Près d'un lac vaporeux.

Mais, quoique tout soit paix, soit bonheur, et soit charme,
On voit des gouttes luire au cœur des liserons,
Comme si chaque étoile, en passant sur nos fronts,
Répandait une larme.

Quelle est donc la douleur qui fait pleurer les cieux,
Dans cette nuit de mai si limpide et si douce
Où des couples d'amants vont s'asseoir sur la mousse
Des bois silencieux ?

Etoiles, votre œil blanc comme une pâquerette
A sans doute entrevu, du haut du firmament,
Les jours où le grillon qui chante en ce moment
N'aura plus sa lyrette !

Les jours où les oiseaux mourront dans les halliers,
Les jours où le vieux pin sera réduit en planches,
Les jours où les amants aux chevelures blanches
Se seront oubliés !

XLII

ORAISON FUNÈBRE D'UN CHIEN

A Jules Levallois



ORAISON FUNÈBRE D'UN CHIEN

Ce n'est qu'un chien qui dort ici
Entre ces racines d'érable,
Un pauvre chien si maigre, si
Peu distingué, si misérable !

Un chien sans paletot, un chien
Sans race, un chien démocratique,
Issu d'une chienne de rien
Et d'un toutou problématique.

Hélas ! son poil était roussi ;
Son ventre, couvert de macules ;
Il s'appelait Médor, ainsi
Qu'on s'appelle Durand ou Jules.

Il n'aimait pas le sucre, ayant
A peine un os pour ses étrennes,
C'est ainsi que le mendiant
A peur des huîtres de Marennes !

C'était un campagnard crotté,
Un chien de ferme bon à battre
Et ne sachant, en vérité,
Pas même compter jusqu'à quatre.

Il n'avait plus beaucoup de voix,
Ses yeux étaient pleins de chassie,
Les gamins pavoisaient parfois
Sa queue avec une vessie !

Les coqs du pays le mordaient,
Les poules pondaient dans sa niche
Et les poussins escaladaient
Son dos, pour lui faire une niche !

Pauvre Médor ! Jadis vraiment
Ce fut un brave entre les braves !
Il faisait peur à la jument
Quand elle allait manger les raves !

Il s'élançait sur les brebis
Qui fuyaient vite et sans remarque !
Et tous les dindons ébaubis
Le respectaient comme un monarque !

Il mit à mal plus d'un lapin
Dont il avait flairé les traces ;
Les passants lui jetaient du pain
Pour obtenir ses bonnes grâces !

Et — l'Histoire gravera ça
Sur ses tablettes, saperlotte ! —
Un jour, un Espagnol laissa,
Dans sa gueule, un pan de culotte !

Mais, quand Médor fut un vieillard,
Un invalide lamentable
Faisant le guet autour du lard
Qu'il voyait fumer sur la table,

Le maître lui cria : Va-t'en !
Et puis la maîtresse, un dimanche,
Revint des vêpres en portant
Un poupon de chien dans sa manche.

Un jeune chien tout frisotté
Comme un loulou de pastorale,
Marchant encore de côté
Mais levant sa queue en spirale !

Pour lui le lait, le pain menu
Les soins du fermier idolâtre !
Et le vieux chien vit l'inconnu
Qui lui prenait sa place à l'âtre !

Oh ! il ne lui fit point de mal,
Non ! il le flaira sans colère.
Son âme obscure d'animal
Tremblait dans sa prunelle claire.

Mais le chien a le cœur si bon !
Il aime qui le martyrise !
Et Médor laissa le poupon
Mordiller sa moustache grise.

Il lui montra, souple et calin,
Comme on galope, comme on jappe,
Comme on va mordre le poulin
Ou la génisse qui s'échappe ;

Comme on court après l'écolier
Suspect qui vole quelque poire,
Après le chat trop familier
Qui prend le fricot dans l'armoire !

Puis comme, en flairant le chemin,
On peut rejoindre la maîtresse,
Et comme on va lécher la main
Du maître, en pleurant de tendresse !

Quand le loulou sut tout cela,
Quand il fut grand, et fort, et brave,
Le fermier rêveur appela
Médor avec une voix grave.

Il prit son pic le plus pesant
Et s'en alla vers la vallée.
Médor le suivit, en faisant
Tourner sa queue un brin pelée.

Oh ! il boitait, le vieux trainard !
Sa pauvre langue pendait toute !
Pour laisser passer un canard
Il dut se ranger sur la route !

« Médor ! » répétait le fermier,
Et sa voix devenait plus tendre...
« Médor ! » Et le chien de crier
De béatitude, et de tendre

Son museau joyeux et badin
Sous ses moustaches misérables !...
Le fermier arriva soudain
Dans un endroit planté d'érables.

Et là, le maître s'arrêta,
Posa son pic, prit dans sa poche
Un bout de pain et le jeta
Proche du pic aigu, tout proche....

« Mange, Médor ! » Le paysan
Leva ses deux bras sur sa tête
Et, d'un grand coup du pic pesant,
Fracassa le crâne à sa bête !

Il vit sauter un œil meurtri...
« Médor ! » dit-il, plein d'épouvante :
La bête agita, sur ce cri,
Sa queue encore un peu vivante.

« Adieu bon chien ! » Le paysan
L'enterra près d'une racine,
Puis s'en revint, en devisant
Du beau temps avec la voisine.

XLIII

RÊVE D'ENFANT



RÊVE D'ENFANT

Le soir, lorsque la fleur du tournesol penché
S'affaisse lentement dans l'air mélancolique,
Quand le bois solennel semble une basilique
Où fume un encens rose aux pieds d'un Dieu caché,

Le laboureur, bien fruste et bien las, balbutie
Un *Angelus* pieux sous le ciel pâissant ;
Puis il rentre à la ferme, à pas lourds, en laissant
Le soc de fer planté dans la terre durcie.

Et l'on prétend qu'alors, sortant du Paradis,
Les paysans défunts visitent leur chaumière,
Puis viennent, en silence et vêtus de lumière,
Labourer un sillon dans les champs de jadis.

Un paysannet triste, à la peau basanée,
Croyant de tout son cœur à ce récit touchant,
Résolus de passer une nuit dans son champ
Pour revoir son parrain qui mourut l'autre année.

Il voulait lui conter qu'il était malheureux,
Qu'il s'était fait, hier, un accroc à la manche,
Qu'il n'allait plus jamais aux vêpres, le dimanche,
Et qu'il avait souvent son petit ventre creux ;

Qu'on lui tirait l'oreille aux moindres peccadilles,
Pourtant, qu'il n'était point paresseux, ni méchant :
Qu'il priait Dieu pour lui, le soir, en se couchant...
Et qu'il voudrait un sou pour acheter des billes !

Done, ayant bien appris ce discours inspiré,
Ayant vu ses parents dormir dans leur couchette,
Il ôta ses sabots et partit en cachette
Vers le champ ténébreux à demi labouré.

Et là, très attentif, les pieds dans l'herbe drue,
Son béret à la main, respectueusement,
L'humble paysannet, les yeux au firmament,
Attendit son parrain auprès de la charrue.

C'était une nuit tiède où chantaient les grillons,
Où les cieux se paraient d'étoiles merveilleuses,
Où de beaux vers luisants allumaient leurs veilleuses,
Pour rôder jusqu'au jour sur le bord des sillons.

Et bientôt l'enfant las, ayant clos sa paupière
Et sentant son front lourd s'affaisser de sommeil,
Le vit venir à lui, du fond du ciel vermeil
Le bon parrain défunt tout vêtu de lumière !

Il avait des sabots dorés et cheminait
Sur des nuages blancs ainsi que de la laine
Et, de ses yeux très doux, il regardait la plaine,
La bonne plaine aride où, vivant, il peinait.

Il regardait les champs, les prés, toutes les choses
Qu'il aimait tant jadis ! Et, le long du jardin,
Reconnaissant leur maître et fleurissant soudain,
De vieux rosiers rouvraient pour lui leurs vieilles roses !

Et le défunt alla boire un peu d'eau du puits,
Donner un peu de pain au chien devant la porte,
Et sur un pommier pâle, une branchette morte
S'inclina vers sa tête et se para de fruits !

Et, quand il eut tout vu, la remise et la grange,
Tâté le char rustique et le foin parfumé,
Le parrain s'en alla vers le champ bien-aimé,
Avec deux bœufs tout blancs que conduisait un ange !

Deux bœufs du paradis, deux grands bœufs fabuleux,
Ayant des couvre-dos ornés de broderie
Et des cornes de nacre où la Vierge Marie
Attacha, de ses mains, deux flots de rubans bleus !

C'étaient sans doute aussi des bœufs de la contrée,
Des bœufs vaillants, à qui le ciel s'était ouvert,
Et pour qui le bon Dieu fauchait du foin bien vert,
Aux prés du firmament, avec sa faux dorée.

Et les deux bœufs, conduits par l'ange à douce voix,
S'attelèrent alors à la charrue antique ;
Et, là-bas, sur les pins au front aromatique,
On entendit chanter les oiseaux d'autrefois !

Et la charrue, avec des légèretés d'aile,
Creusa dans le sol noir un sillon de clarté ;
Et les pigeons du ciel, avec leur pied ouaté,
Cherchaient, à pas menus, des larves autour d'elle.

Et le petit enfant souriait de bonheur !
Et le parrain, d'un ton d'aïeul qui s'abandonne,
Lui parla du rouet d'argent de la Madone,
Et des champs où paissaient les brebis du Seigneur.

Puis, devinant ses vœux, il leva les deux manches
De sa blouse de lin que quelque sainte ourla :
« Mon filleul, tu voudrais des billes ? En voilà ! »
Et, dans la nuit, sa main prit douze étoiles blanches.

« Joue, ami ! Sois heureux ! » Et l'enfant ébloui
Fit rouler sur le sol ses billes grandioses !
Et de beaux séraphins, portant des ailes roses,
Descendirent du ciel pour jouer avec lui.....

Mais tous les coqs chantaient. Secouant ses guenilles,
L'enfant ouvrit les yeux : il vit à son côté
Le vieux soc immobile, au bord du champ planté...
Adieu, parrain ! Adieu, beaux anges ! Adieu, billes !

N'étiez-vous donc qu'un rêve?... Ah! qui le sait! Adieu!...

Et, comme un rayon rose entrait dans sa paupière,

L'enfant crut voir l'aïeul et les bœufs de lumière

Remonter, à pas lents, vers les champs du bon Dieu.



XLIV

PETITS CHEMINS

PETITS CHEMINS¹

Petits chemins bordés d'ajonc, petits chemins !...
Petits sentiers pleins de fenouil, petits sentiers !...
Vous dont le sable a de menus pieds de gamins
Et de lézards aventuriers !

Chemins bénis de mon enfance, ô bonnes sentes
Où j'ai posé des pieds pareils à ces pieds frêles,
Où j'ai lancé tant de chansons retentissantes
Qui faisaient peur aux sauterelles !

¹ Pour le rythme de cette poésie, voir la note de la page 345.

Chemins discrets, sans palissade et sans maisons,
Où ne va pas le paysan endimanché,
Mais où l'on voit, de temps en temps, un rang d'oisons
Parlant patois, le cou penché !

Sentiers moussus où, caressés par les étoiles,
Les mendiants mangent le pain de leurs besaces !
Où l'araignée, en zigzaguant, tisse des toiles
Belles ainsi que des rosaces !

Chemins étroits, dont un enfant tient la largeur,
Sentiers si doux, où nul jamais ne se sent las,
Où la bruyère agite, aux pieds du voyageur,
Mille petits grelots lilas !

Chemins touffus, où les brebis laissent leurs laines,
Sentiers abrupts que l'aquilon fougueux balaie,
Ou que surplombe, en murmurant des cantilènes,
Quelque pin noir montrant sa plaie !

Chemins amis dont je connais tous les talus
Et dont chaque arbre, avec beaucoup d'urbanité,
Semble esquisser, dans le zéphyr, de grands saluts
Lorsque je passe à son côté!

Sentiers ombreux où mûrissaient tant de noisettes
Près de gazons qu'ont desséchés les vents torrides ;
Vous où passaient tant de mentons pleins de fossettes
Dont la vieillesse a fait des rides!

Chemins, sentiers ! J'aime vous voir, j'aime en rêvant
Me promener dans vos ajoncs toujours fleuris,
Et regarder vos sables fins, vos pieds d'enfant,
Moi, bientôt l'homme aux cheveux gris !

Où sont mes pas d'adolescent, poussières folles ?
Où sont vos fils arachnéens, anciennes toiles ?
Où sont les chants de ma jeunesse, échos frivoles ?
Où sont les vieux rayons d'étoiles ?

Petits chemins, je ne veux pas pleurer sur vous !
Soyez joyeux et tout fleuris ? Que des enfants
Charment encor vos sables fins de leurs pieds doux,
Et vos échos d'airs triomphants !

Que vos sapins ne saignent plus ! que vos bruyères
Sonnent gaîment des carillons au vent qui passe !
Et que les gueux mangent en paix, sur vos lisières,
Le bon pain noir de leur besace !

Et, si parfois quelque vieil homme à cheveux blancs
S'en vient revoir, d'un œil terni, vos noisetiers,
Soyez bien doux à ses pieds las et chancelants,
Petits chemins, petits sentiers !

XLV

REQUÊTE AUX OISEAUX



REQUÊTE AUX OISEAUX ¹

Près de la fontaine bleue où naviguent les rainettes,
Un tremble couvert de nids s'élançait aux cieux rosés ;
Et, sous les brises du soir, douces comme des baisers,
Toutes ses feuilles claquaient ainsi que des castagnettes.

Un charpentier le trancha, comme un fragile roseau ;
Et le vieux tronc mutilé, montrant ses vagues chairs blanches
Attend qu'un scieur brutal le découpe en larges planches
Et gît seul, derrière un mur, couvert de fientes d'oiseau.

¹ Pour le rythme de cette poésie, voir la note de la page 346.

Mais, en juin, quand les pinsons lancèrent des cantabiles
En peuplant de nids nouveaux ses grands frères reverdis,
Le tremble défunt dressa, vers les nuages tiédis,
Une branchette suprême avec trois feuilles débiles !

Et moi, le passant ému que cette branche troubla,
Je dédie aux bons oiseaux ces stances mélancoliques :
Et peut-être que l'un d'eux, attendri par mes suppliques,
Viendra chanter, un matin, devant ces trois feuilles-là !

XLVI

LE PAYS



LE PAYS

Vallons noirs comme des cavernes
Et monts bleus comme des saphirs ;
Un pays tendre où de grands vernes
S'échevèlent sous les zéphyr ;

Où le flot des gaves bouillonne
Sous des touffes de romarin,
Où le soleil joyeux rayonne
Comme un front blanc de vieux parrain ;

Où, sur les châtaigniers des buttes,
Des fruits en boule ont l'air plaisant
De petites têtes hirsutes
Crevant de rire en mûrissant ;

Où les rossignols et les pâtres
Sifflent presque mêmes chansons,
Près de leurs nids ou de leurs âtres
Pleins d'oiselets ou d'enfançons.

Hélas ! la terre désolante
De ce beau pays enchanté
Nourrit l'animal et la plante,
Mais ne veut plus d'humanité.

Tant de gueux, depuis tant de siècles,
Ont tant bêché ce vieux sol gris,
Qu'il ne peut plus donner de seigles
Aux paysans las et maigris.

Et les champs deviennent des landes,
Les socs se rouillent sous les cieux ;
Et les enfants quittent, par bandes,
La terre ingrate des aïeux.

Or, narguant misère et famine,
Un vieillard blême vivait là,
Entre les murs d'une chaumine
Dont le toit jadis s'écroula.

C'était un grand vieillard étique,
Difforme, osseux, ridé, semblant
Le tronc rugueux et fantastique
De quelque vieil orme ambulant.

Sa chair avait les teintes brunes
De la terre qui l'entourait,
Et ses yeux semblaient deux lagunes
Bleuâtres au fond d'un guéret.

Ah ! c'était un rural bien fruste
Ne sachant plus, en vérité,
Combien il eut d'enfants au juste...
Tous, savait-il, l'avaient quitté.

Mais il aimait bien sa chaumière,
L'azur du ciel, l'odeur du vent,
Et les monts bleus, que la lumière
Veinait de rose au jour levant ;

Et toutes les choses voisines,
Les champs, les eaux, ce sol pierreux
Où son âme avait des racines
Comme un grand chêne vigoureux.

Car c'est là qu'il naquit, l'ancêtre,
Là que sa vie humble coula ;
Sa chair, son sang et tout son être
Étaient faits de ce pays-là ;

Faits de parcelles infinies
Prises à l'air, aux bois, aux prés,
Aux sources claires et bénies,
Aux champs arides et sacrés.

O pays ! toi seul es le père,
Toi dont le flanc pur nous porta !
Qu'il soit misérable ou prospère,
Malheur au fils qui te quitta !

L'aïeul avait, dans son bel âge,
Un champ, un toit, un char, deux bœufs ;
Ses gars partirent du village :
La ronce crut au champ bourbeux ;

Les bœufs furent vendus ; l'étable
Devint chenil ; le char, si beau,
Dressa son timon lamentable
Où perchait parfois un corbeau :

Puis la tempête familière
Enleva, de son doigt puissant,
La toiture de la chaumière
Comme le béret d'un passant.

Qu'importe ? Méprisant la ville
Vers laquelle s'expatriait
La plèbe ambitieuse et vile,
L'ancêtre en loques mendiait.

Il mendiait sous les grands vernes
Echevelés par les zéphyr,
En contemplant, de ses yeux ternes,
Les monts bleus comme des saphirs !

Et chaque soir, après sa course,
Il s'en retournait, en rêvant,
Tremper ses pieds las dans la source
Où burent ses lèvres d'enfant.

Puis il étendait sa besace
Entre ses quatre vieux murs roux,
Et s'endormit seul, à la place
Où palpita son cœur d'époux.

Mais, bientôt, la besace vide
Flotta tristement sur son dos ;
Des gens disaient, le front livide :
« Vieux, ta fille est riche à Bordeaux.

« Va-t'en donc frapper à sa porte ! »
Et, sur ces mots, les paysans
Le gratifiaient d'une escorte
De chiens hargneux aux crocs luisants.

O sol natal, coteaux, vallées !
La vie est un bien précieux,
Les âmes les plus mutilées
Sont celles qui l'aiment le mieux :

Et, par un nuit très sereine,
Le vieillard étique et tremblant
Prit son bâton en bois de frêne,
Prit sa besace au large flanc,

S'approcha de la source claire,
Remplit sa grande gourde et, là,
Regarda l'étoile polaire,
Les bois, les champs, puis s'en alla.

Il s'en alla, l'échine basse,
En cueillant parfois d'une main,
Pour les cacher dans sa besace,
Les pâquerettes du chemin.

Il marcha, marcha... Quand l'aurore
Jaillit au ciel, le vieux grison
Tourna la tête et vit encore
Ses montagnes à l'horizon.

Il marcha, marcha... Quand, torride,
Midi flamba sur les maïs,
L'aïeul, sentant sa gorge aride,
But un peu d'eau de son pays.

Il marcha, marcha vers la ville...
Un matin, poussiéreux, perclus,
Il tourna sa tête débile :
Les monts bleus ne paraissaient plus.

Alors, il grelotta dans l'âme,
Joignit les mains, et trébucha ;
Les cieux versaient des jets de flamme
Sur cette route... Il se coucha.

« Amis, dit-il, d'une voix basse,
A des passants indifférents,
L'usage ici veut-il qu'on fasse
Une croix au front des mourants ?

« Allez chercher de l'eau bénite !
C'est mon heure... Signez-moi bien ! »
Mais déjà, dans leur grand orbite,
S'éteignaient les yeux de l'ancien.

Alors, un prêtre de passage
Prit la gourde du vieux rural,
Et fit sur lui la croix d'usage
Avec l'eau du pays natal.

XLVII

LA PART DE BONHEUR



LA PART DE BONHEUR

Le pauvre a ses trésors, le riche a sa misère ;
Chaque être, dans ce monde, a sa part de bonheur ;
Un seul épi de blé réjouit le glaneur
Et le lépreux sourit quand il n'a qu'un ulcère.

De la ronce et du lis, l'abeille fait son miel ;
Il n'est pas de douleur dont un jour on ne rie ;
Sur la montagne noire ou la verte prairie,
Le cèdre et le brin d'herbe ont leur front dans le ciel.

Le prisonnier vieilli chante au fond de la geôle
Comme dans le sérail chante un jeune sultan,
Et Jésus, qui portait sa croix, avait l'instant
Où, soupirant de joie, il la changeait d'épaule.

XLIII

LE DERNIER PRINTEMPS



LE DERNIER PRINTEMPS

Quand le Poète blanc et meurtri par les luttes,
Eut bien chanté les fleurs, les champs, les papillons,
En de grands vers plus doux que des accords de flûtes,
Dits sur un ton plus pur que des chants de grillons,

Une femme livide à la gorge verdâtre,
Dont les fémurs jouaient avec un grincement,
Entra chez le vieillard qui rêvait près de l'âtre
Et s'assit près de lui, silencieusement.

Le poète frémit et sa bouche eut un râle,
Il tourna lentement son visage blêmi
Et dit : « Quel est ton nom, ô visiteuse pâle ? »
La femme murmura : « Je suis la Mort, ami ! »

La neige s'écroutait par nappes floconneusés
En tissant un linceul à chaque arbre séché ;
Le poète versa deux larmes lumineuses
Comme les larmes d'or que pleure un pin tranché.

« Oh ! laisse-moi, dit-il, Mort cruelle et vorace,
Moi qui chantai les nids et les cieux éclatants,
Moi qui chantai les fleurs, oh ! laisse-moi, de grâce,
Voir encore une fois renaître le printemps ? »

La femme dit : « C'est bien ! que ton vœu s'accomplisse ! »
Elle imposa les mains sur les bois grelottants :
« Vous que la neige couvre ainsi qu'un blanc cilice,
Embaumez-vous de fleurs et faites le printemps ! »

Puis elle alla s'asseoir sur une roche grise
Et croisa lentement ses deux longs tibias.
Le vieillard tressaillit d'espérance, et la brise
Vibra comme un archet sur les acacias.

Et les bouleaux, et les tilleuls, et les grands chênes
Chantèrent un fol hymne en l'azur flamboyant ;
Comme un rôdeur captif brisant ses lourdes chaînes,
Un ruisseau bleu rompit ses glaces en riant !

Et la neige fondit, les collines fumèrent,
Les vents prirent, au front des arbres trépassés,
Les graines du printemps défunt et les semèrent
Avec leurs mille bras aux gestes cadencés,

Comme un lion royal tordant ses crins en flammes,
Le soleil fit aux cieux des bonds toujours plus hauts ;
Le bois peuplé de nids gronda d'épithalames
Et les yeux du vieillard s'emplirent de pleurs chauds.

« O doux printemps, rayons suprêmes, fleurs dernières,
Adieu ! s'écria-t-il en levant ses poings lourds ;
Arbres, zéphyr, ruisseaux, murmures et lumières,
Adieu, Nature, ô vous ma joie et mes amours ! »

Mais alors les ruisseaux, les zéphyr et les plantes,
Tout ce qu'il célébra dans ses vers amoureux,
Semblèrent moduler des berceuses très lentes
Pour qu'il mourût bien doux, bien calme et bien heureux.

Sur sa tête, un pommier fit un dais de fleurs blanches,
Un rossignol y vint chanter un air ancien,
Et le vieillard crut voir paraître dans les branches
De chers fronts disparus penchés autour du sien.

Le bon soleil, avec des douceurs infinies,
Sembla baiser longtemps son corps froid et perclus,
Comme s'il lui rendait, dans ses clartés bénies,
Les lèvres en émoi de ceux qui n'étaient plus.

Un chèvrefeuille tendre aux tiges fleuries
Entoura son col maigre, ainsi qu'un bras d'enfant ;
Un rosier lui tendit ses roses, des prairies
Lui portèrent l'odeur de leurs foins dans le vent.

Et bientôt il sentit sa poitrine baisée,
Vaguement, par des brins de myrthe ou de lilas,
Et, penchant son calice alourdi de rosée,
Un liseron pieux pleura sur ses pieds las.

Un papillon s'en vint danser sous son visage ;
Un fin bleuet grandit et puis s'inclina sur
Ses lèvres, comme pour recueillir au passage
Son dernier souffle avec sa corolle d'azur.

Et son cœur ralentit ses battements, ses veines
Semblèrent charrier de la neige, et ses yeux
Virent venir, portant un bouquet de verveines,
Une fille au front pur qui chantait vers les cieux.

Le moribond joignit ses deux mains sans rien dire ;
La fille s'approcha, sourit de son côté,
Et l'âme du vieillard partit dans ce sourire
Comme un parfum s'en va dans un rayon d'été.

XLIX

GLOBE DE CENDRES

A Achille Rouquet.



GLOBE DE CENDRES

O plaines d'à présent, montagnes et vallées,
Depuis le jour obscur où vous fûtes moulées
Par quelque grand sculpteur céleste aux poings ardents,
Que de morts ont pourri sur vous ! Oh ! combien d'ans,
Comme des vautours noirs gavés de chairs humaines,
Se sont posés sur vous, ô campagnes amènes,
O vallons enchanteurs, ô bois peuplés de nids !
Que de morts dans le cours des temps indéfinis !
Que d'êtres emportés par la griffe rapace
Des siècles ! S'ils étaient entassés dans l'espace,

Pêle-mêle, fronts, seins, torses, membres, cœurs, yeux,
Cela ferait un globe immense dans les cieux !
Un globe plus pesant que la terre vivante !
Oui, le penseur y songe en tremblant d'épouvante
Dans l'horrible dégoût de vivre qui le mord :
O terre, tu n'es plus qu'un résidu de mort !
Toute ta masse énorme est une cendre impure !
Ton sol sent le cadavre et ton flanc qui suppure
Fait des ruisseaux plaintifs qui roulent de vieux pleurs !
Tes monts sont de grands tas d'ossements gris ; tes fleurs
Semblent nous remontrer des sourires de mères ;
Le poète croit voir, sur tes plantes amères,
Qui se gorgent des sucres de tous ces corps détruits,
Des têtes de mort poindre à la place des fruits ;
Il croit voir, dans l'azur, tous les yeux des ancêtres,
Il entend, dans les pins murmurants et les hêtres,
Des râles douloureux d'anciens agonisants ;
Des clameurs de noyés s'élèvent des brisants ;
Des cris d'anciens maudits passent dans les orages ;
On écorche des chairs d'aïeux aux labourages ;
On voit fumer, le soir, dans les couchants pourprés,
Le sang nauséabond des vieux cœurs enterrés !

La mort partout, la mort toujours, quoi que l'on fasse.
Elle est dans le zéphir qui nous baise la face
En charriant au ciel les souffles des défunts ;
Elle est dans les rayons, plane dans les parfums,
Suinte dans les sucS vitaux de nos membranes,
Et les penseurs pâlis, pressant leurs tristes crânes
Pour en faire jaillir quelques rêves nouveaux,
N'y trouvent que pensers enfuis d'anciens cerveaux !

O Terre maternelle, ô gigantesque bière,
Va, porte en gravitant tes morts dans la lumière !
Nous t'aimons mieux ainsi, globe caduc et las !
Globe triste, endeuillé de buis et de lilas
Et dont les derniers nés ont la face pâlie !
Va ! remplis-nous le cœur de ta mélancolie,
Puisque ce cœur est fait pour goûter la douleur,
Puisqu'un sourire aimant est plus doux sous un pleur,
Puisqu'un léger effroi convient à nos ivresses,
Puisque nous voulons tous rugir sous les caresses
Et ressentir, le long de nos torses brisés,
Le frisson de la mort dans nos meilleurs baisers !

Plus tard, Terre, plus tard, dans tes cycles ultimes,
Quand couverte de cendre et lourde de victimes,
Tu ne pourras plus rien extraire de nos os,
Quand tu seras sans voix, sans air, sans feux, sans eaux,
Sans rien de ce qui souffre et de ce qui remue,
Le ciel verra peut-être une comète émue
Te prendre en flamboyant dans son noyau vermeil,
Et plonger tes débris dans les flancs d'un soleil,
D'une étoile nouvelle, et chantante, et ravie !
Et nous renaîtrons tous à la source de vie,
O morts ! Nous renaîtrons, prospères et joyeux,
Avec une éternelle extase dans les yeux,
Avec des cœurs créés pour des amours féeriques,
Avec de lourds cerveaux bouillonnants et lyriques !
Nous renaîtrons, choyés par tous les vents du ciel,
Parmi de hautes fleurs, au bord de lacs de miel,
Et grisés, et repus, et goûtant d'immortelles
Délices, et vibrant sous des voluptés telles
Que, devant nos éclats de rire sans pareils,
On verra tressauter les côtes des soleils !

L

LA NATURE



LA NATURE

Les champs gras et féconds étalant pêle-mêle
Leur damier vert et jaune où le soleil sourit,
Les champs où le blé germe, où le maïs fleurit,
Où la vigne se gonfle ainsi qu'une mamelle ;

Les sources bondissant dans leur ravin natal
Où les merles s'en vont lustrer leur col de soie,
Les sources tressaillant comme un cœur plein de joie
Quand une libellule effleure leur cristal ;

Les arbres recueillis aux bras couverts de mousse,
Portant un alambic invisible en leurs troncs,
Pour distiller les sucres des fruits pulpeux et ronds
Que le soleil achève avec un coup de pouce ;

Le ciel émerveillé d'aubes et de couchants,
Où les nuages vont ainsi que des nacelles,
Le beau ciel de turquoise où palpitent les ailes,
Où les monts blancs et purs plongent leurs pics tranchants ;

Rien de cela, champs, flots, arbres, monts, ciel, aurore,
Rien ne connaît son but et ne sait sa beauté ;
La Nature travaille avec sérénité
Comme une jeune femme aveugle qui s'ignore.

Mais elle prend parfois aux champs, aux flots, aux cieux,
Un atome subtil, une vague parcelle,
Les brasse, les pétrit, y plonge une étincelle
Et fait naître un poète entre ses doigts pieux.

Et cet homme, entonnant des chansons ingénues,
Admire les ruisseaux, et les champs, et les monts ;
Il chante avec lyrisme, ayant dans ses poumons
Quelque ouragan sacré qui transporta les nues !

Il chante la Nature en ses couplets fervents ;
Il est le porte-voix extatique des choses
Et c'est par son gosier que s'expriment les roses,
S'exclament les coteaux et soupirent les vents.

Il sent son cœur fougueux qui prolonge ses veines
Dans le sol paternel et baigne l'univers,
Et les arbres des bois sont tous ses frères verts ;
Et son âme est la sœur des lis et des verveines !

Il souffre dans sa chair quand le soc fend le champ,
Il pleure quand gémit la mer exténuée
Et son sang tiède coule à travers la nuée
Quand le soleil brandit les glaives du couchant !

Et quand on voit fleurir, sous la sève nouvelle,
Les vieux pommiers caducs couverts d'érosions,
Il sent, ivre d'azur et plein d'éclosions,
Tous les papillons bleus valser dans sa cervelle.

O champs, ô monts, ô bois, soyez-lui généreux !
Sois-lui doux, ô soleil, aimez-le bien, ô brises !
Murmurez-lui, ruisseaux, vos stances incomprises !
Oiseaux, confiez-lui vos psaumes amoureux !

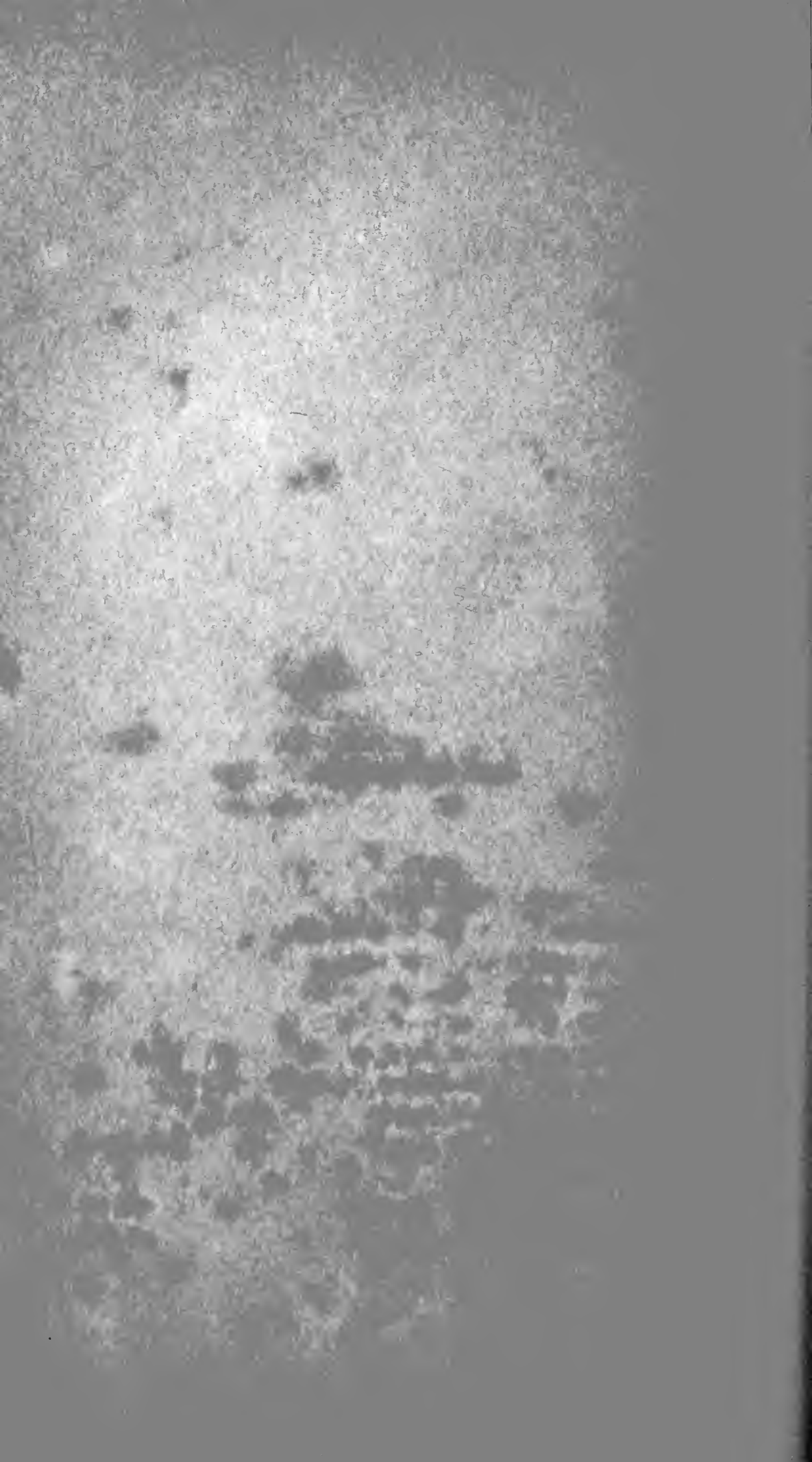
Que les arbres, avec leurs branches amicales
Lui présentent leurs fruits ; que les jeunes rosiers
Le frôlent comme avec des bras extasiés
Et que l'été rieur l'entoure de cigales !

Que les cieux aient longtemps, pour son œil réjoui,
Des aurores de pourpre et des soirs d'hyacinthe !
Et que la mer exhale une confuse plainte
Quand un vent de douleur viendra souffler sur lui !

Mais quand sa chair voudra redevenir poussière,
Quand son corps penchera comme les anciens troncs,
Que rien ne se lamente et que les moucheron
Dansent autour de lui leur ronde coutumière !

Car la Mort, ce sera le sublime retour
De ses atomes las de vaine créature,
Aux champs, aux bois, aux monts, au ciel, à la Nature
Qui fit chanter sa voix et fut son seul amour.

FIN



NOTE I

Depuis quelques années, les versificateurs ont abusé de mètres et de formes. Tant d'alexandrins odieusement plats ont été faits, que l'oreille des lettrés commence à éprouver une lassitude au ronron monotome des vers de douze syllabes. De là, des essais de prosodie nouvelle plus ou moins heureux, mais en somme excusables. Les poètes de talent n'ont pas besoin, certes, d'écrire des vers vides de sens et dépourvus de forme pour se faire remarquer, et les artistes sincères sont bien rares qui s'affranchissent des formules anciennes, et qui se permettent de publier des alexandrins sans césure médiane. Néanmoins, le vers de douze syllabes avec deux césures, l'une après la quatrième syllabe, l'autre après la huitième, a été fort employé depuis quelque temps : et ce vers dit *ternaire* ou *bicésuré* est d'une cadence agréable. Le tort des jeunes versificateurs a été semble-t-il, de s'en servir un peu à la légère. On trouve couramment, dans des livres de poésie, des pièces disparates dont certains vers ont la forme traditionnelle, et dont certains autres n'ont plus de forme du tout. Quelques-uns ont une césure après leur sixième syllabe, d'autres en ont deux ainsi qu'il a été indiqué plus haut, d'autres n'en ont pas le moins du monde. Il est douteux que des poésies de cette composition obtiennent jamais un succès durable. Un vers ternaire, placé sans méthode dans une pièce d'alexandrins, produit naturellement l'effet d'un pilier de Notre-Dame qui se serait égaré parmi les colonnes de la Madeleine.

Nous ne dirons rien certes, de ces recueils de prétendue poésie qui sont constitués de lignes inégales de sept, huit, neuf, treize, ou d'un

nombre quelconque de syllabes, dont le galimatias est la seule attraction et dont le typographe est le seul poète. Mais nous croyons que les vers ternaires, rationnellement employés, peuvent être d'un grand charme pour l'oreille des amateurs de rythmes. La poésie à laquelle se rattache cette note : *Petits chemins*, est composée de strophes de quatre vers dont les trois premiers sont *ternaires* ou *bicésurés*, et dont le dernier est un simple vers de huit syllabes avec césure au milieu. Le rythme de cette poésie doit donc être indiqué de la manière suivante :

Petits chemins | bordés d'ajonc, | petits chemins !
 Petits sentiers | pleins de fenouil, | petits sentiers !
 Vous dont le sable | a de menus | pieds de gamins
 Et de lézards | aventuriers.

Et de même, pour les strophes qui suivent. Ainsi, dans la déclamation de ces vers, la voix devrait subir un léger repos, toutes les quatre syllabes, et les oreilles les plus rebelles se familiariseraient vite avec l'allégresse entraînante de ce rythme.

NOTE II

Les vers de quatorze syllabes intitulés « *Requête aux oiseaux* » ont tous une césure médiane, et se rythment ainsi :

Près de la fontaine bleue | où naviguent les rainettes,
 Un tremble couvert de nids | s'érigeait aux cieux rosés,
 Et sous les brises du soir | douces comme des baisers,
 Toutes ses feuilles claquaient | ainsi que des castagnettes.

TABLE DES MATIÈRES

I.	Atavisme	5
II.	Les champs.	9
III.	Le roi de la création	15
IV.	La forêt	21
V.	Les mains de la nature	31
VI.	Les monts.	35
VII.	Au crépuscule.	41
VIII.	Les ruisseaux	47
IX.	Chant de sauterelle	55
X.	L'Ecole des bois.	61
XI.	Les oiseaux.	67
XII.	Feuille légère.	73
XIII.	Les maisons	79
XIV.	Nuage rose.	85
XV.	La mer	91
XVI.	Danse de libellules	97
XVII.	Les pins sans cigales.	103
XVIII.	Les papillons	107
XIX.	Les feuilles du chêne	111
XX.	La procession des fleurs	115
XXI.	Le saule curieux	123
XXII.	Le vent.	129

XXIII.	L'arc-en-ciel	137
XXIV.	Prière à la nuit.	141
XXV.	Les étoiles	149
XXVI.	Le bûcheron	159
XXVII.	Entr'acte philosophique	169
XXVIII.	Salut au pays.	175
XXIX.	Les souches	181
XXX.	Le noiraud.	189
XXXI.	Ce que dit le vent.	197
XXXII.	Histoire de chez nous	203
XXXIII.	Oraison d'un père.	213
XXXIV.	Jean et Martin	223
XXXV.	Parfum d'acacias	233
XXXVI.	La vie et la mort d'un hanneton	239
XXXVII.	La Route fatale.	245
XXXVIII.	Réminiscences	253
XXXIX.	L'éducation d'un oiseau	257
XL.	La vieille maison	265
XLI.	Les pleurs des étoiles.	273
XLII.	Oraison funèbre d'un chien	277
XLIII.	Rêve d'enfant.	297
XLIV.	Petits chemins	297
XLV.	Requête aux oiseaux	303
XLVI.	Le pays	307
XLVII.	La part de bonheur.	319
XLVIII.	Le dernier printemps.	324
XLIX.	Globe de cendres	331
L.	La nature	337
	Notes	345





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

La Bibliothèque Université d'Ottawa Échéance		The Library University of Ottawa Date due	

CE

CE



a39003



002461902b

CE PQ 2385
.R3N3 1891
COO RAMEAU, JEAN NATURE.
ACC# 1226116

